

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

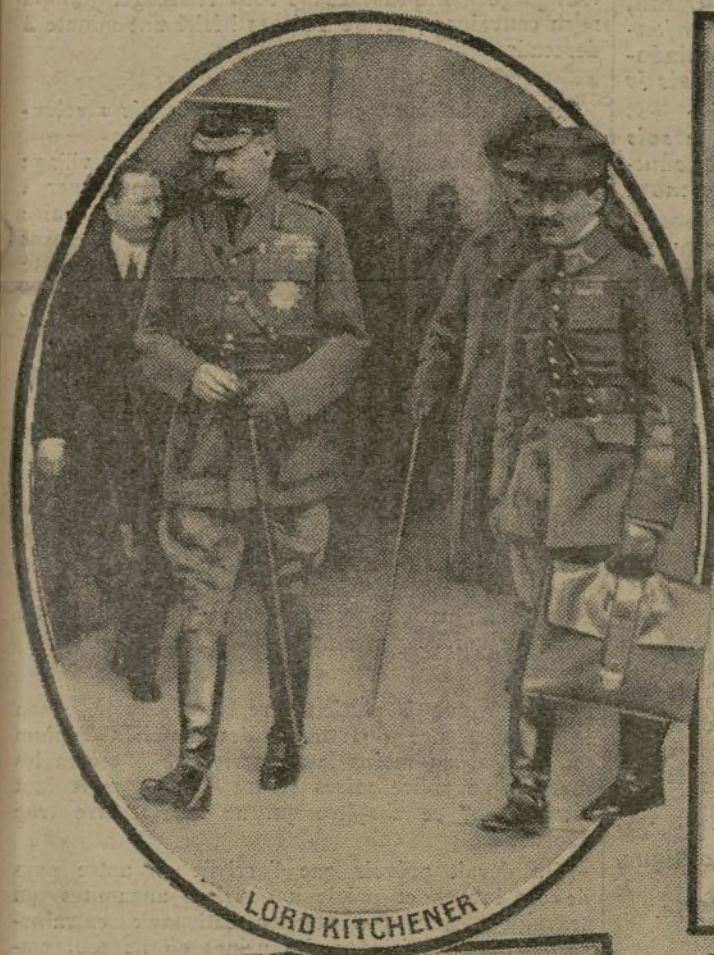
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: 1^{er} An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: 1^{er} An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
S'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS



LORD KITCHENER



M. MATSUI



AMIRAL LACAZE



M. ALBERT THOMAS (1) M. LLOYD GEORGE (2)



M. DE BROCQUEVILLE (1) GRAL. VIELMANS (2)



M. ASQUITH (1) SIR ED. GREY (2)

La conférence des Alliés s'est ouverte, hier matin, au ministère des Affaires étrangères. Dès 9 h. 40 commençait à arriver des délégués anglais, russes, italiens, belges, serbes, japonais et portugais, salués par un grand nombre de curieux massés aux abords du palais.

Ayuntamiento de Madrid

Psychologie allemande

Il est entendu, chez nous, que les Allemands ignorent la psychologie. Des écrivains autorisés nous l'ont affirmé dogmatiquement, d'autres qui l'étaient moins l'ont répété de confiance. Et voici que la *Revue des Deux Mondes* publie, sur cette question, un article très étudié et très complet de M. A. Gérard, notre ancien ambassadeur à Tokio.

Cette étude, pleine de choses excellentes, ne m'a pourtant qu'à moitié convaincu. L'auteur part de cet axiome que « l'Allemagne n'a jamais eu, » et qu'« il est douteux qu'elle puisse avoir jamais le sens psychologique. » Je me défie instinctivement de ces formules tranchantes, comme du dédain par trop superbe qu'il est de mode d'afficher aujourd'hui pour la science allemande. Leur philologie, que j'ai un peu pratiquée autrefois, peut être indigeste : nous aurions tort de la jeter en bloc au ruisseau. Il en est de même de leur « psychologie des peuples ».

Ils se vantent de l'avoir inventée. En tout cas, ce sont eux qui en ont trouvé le nom : *Volkerpsychologie*. Mais on nous assure qu'ils n'y comprennent rien. Il faudrait pourtant s'entendre et ne pas brouiller, sous la même étiquette, des questions distinctes et d'ailleurs fort complexes.

Ce qu'on entend, il me semble, par « psychologie des peuples », c'est la notion positive des sentiments et des idées dont se compose l'âme collective qu'est une nation, et aussi des idées et des sentiments qui, à un moment donné, peuvent agir sur cette âme et la mettre en mouvement. Or, il me semble aussi qu'à cet égard les Allemands sont beaucoup plus avancés que nous, qu'ils ont une connaissance beaucoup plus précise et plus abondante que nous de la géographie morale de l'humanité. Autant que possible, je voudrais ne parler que des peuples que je connais. En Espagne, par exemple, j'ai pu constater que la propagande germanique s'inspire d'une intelligence bien plus exacte, bien mieux informée et documentée du caractère espagnol que la propagande française. Pareillement, lors de la dernière crise balkanique, il est trop certain que l'Allemagne a mieux su parler que les Alliés à la Grèce et à la Bulgarie ; elle a mieux su toucher la corde sensible de l'intérêt, parce qu'elle était mieux renseignée que nous et sur les aspirations et sur les intérêts vitaux de ces deux peuples.

Qu'il se mêle beaucoup de pédantisme, beaucoup de fatras à cette psychologie des peuples, qu'elle ne soit pas toujours très perspicace, je me hâte de le concéder à ses détracteurs. Et je proclame aussi avec eux qu'elle est souvent grossière et superficielle. Comme me l'écrivait récemment un publiciste italien à propos de mon enquête en Espagne, cette psychologie allemande, ce n'est trop souvent, en effet, que de la « psychologie de commis-voyageurs ». Pourtant, je dois avouer que j'ai une certaine considération pour des commis-voyageurs si bien informés non pas seulement de l'état actuel de l'opinion dans un pays, mais de son histoire et des mobiles séculaires de son action politique et religieuse.

Malheureusement pour eux, il est évident, que, soit parti pris, soit inintelligence foncière, ils font trop facilement abstraction des mobiles désintéressés, que l'âme d'une nation, dans ses parties les plus hautes, les plus profondes ou les plus délicates, leur est généralement fermée. Mais daignons considérer aussi que ce tréfonds, que ce sanctuaire de l'âme nationale ne s'ouvre guère non plus, dans le train ordinaire des choses. Il faut de grands événements, la violence sacrilège d'un envahisseur, pour mettre une nation dans l'état héroïque. La science allemande n'y a pas assez pensé. Sa brutalité lui a fait perdre le fruit de ses observations, a réduit à néant des calculs très justement fondés sur l'état habituel des âmes collectives. Si, dans l'enivrement de sa force et la folie monstrueuse de son orgueil, l'Allemagne avait su se modérer, si elle avait rusé, — ce à quoi elle excelle — si elle avait procédé avec la Belgique, la France, l'Angleterre, l'Italie, comme elle a procédé avec certains neutres, il est probable que, dans tous ces pays, les grands mobiles n'auraient pas joué.

Mais il ne faut pas que sa maladresse et notre propre rancune nous aveuglent sur sa science très réelle. Parce que sa longue préparation a échoué contre notre volonté de résister et de vaincre, il serait absurde de glorifier notre improvisation fiévreuse. C'est la préparation qui a raison.

C'est sa méthode qui est la bonne. Que l'Allemand soit une brute, le monde entier en est convaincu. Mais à quoi bon le traiter si lestement d'imbécile ? Cela peut être dangereux et cela n'avance à rien.

Louis Bertrand.

Ce que l'on dit

En attendant...

... C'est une petite fille d'une douzaine d'années qu'on a dû conduire, pour sa santé, à Saint-Sébastien. Un vieil ami la vient voir, et demande bientôt à sa mère, inévitablement :

— Eh bien, et les Espagnols, sont-ils pour nous, ou pour les Boches ?

— Ma foi, dit la mère, je ne saurais trop vous dire. Il y a tant d'Allemands, ici ! Et ces Allemands travaillent la presse avec tant d'ingéniosité... Pourtant, je puis vous apprendre que, l'autre jour, à la Pescadeira, qui est la halle aux poissons, une pescadora, à qui je venais d'acheter un cabillaud, m'a donné, par surcroît, trois ou quatre belles langoustines, en ajoutant : « C'est parce que moi, je suis aliadofila » ; c'est-à-dire « pour les Alliés ! ». Mais je reconnais qu'un arbre ne fait pas la forêt.

— Eh bien, fait la petite fille, moi, je sais qu'on est ici pour les Alliés, contre l'Allemagne. Viens avec moi, monsieur, je te le montrerais !

Elle entraîna son vieil ami sur la plage, où jouent des centaines d'enfants. L'un traîne un 75, qui a fait évidemment de nombreuses campagnes, et sur lequel est juché un artilleur français. Un autre repêche un sous-marin français minuscule, qui a évidemment trop servi pour flotter. Une petite fille tire après elle une ambulance anglaise, et un bébé serre amoureusement sur son cœur un gros œuf russe, qui porte sur le ventre le portrait, aux couleurs aveuglantes, de M. Poincaré, président de la République.

Puis elle lui dit : « Viens voir les boutiques, maintenant ! »

Aux devantures des boutiques, tout neufs, immaculés, vierges, des soldats prussiens en casque à pointe, de gros 420, d'énormes zeppelins attendaient, attendaient vainement, désespérément l'acheteur : nul petit Espagnol n'avait voulu même les toucher !

— Tu vois, constata la petite fille, personne n'en veut !

— Tu as raison, répondit le vieil ami. Et c'est une encourageante leçon d'économie politique, petite fille !

Pierre Mille.

Poudre de riz et poudre de guerre.

Le compositeur Richard Strauss était, comme on sait, venu à Paris en juin 1914 pour diriger sa *Légende de Joseph* ; sa femme, fille d'un général bavarois, l'accompagnait. Peu curieuse de musique, Mme Strauss passait ses journées à faire de considérables emplettes. Elle commanda, notamment, plusieurs caisses de poudre de riz chez un célèbre parfumeur, et comme il s'étonnait : « Je ne puis, répondit-elle, me passer de votre poudre et je sais que vous ne pourrez m'en envoyer de longtemps. »

Qui douterait, encore de la préméditation allemande ?

Il existe à Paris un millionnaire excentrique et généreux qui ramasse les réformés sur la voie publique pour leur prendre mesure et leur offrir — à l'œil, tout bâtis de sa main — des costumes du meilleur drap et du plus haut chic.

Il en est un autre qui a une manie non moins généreuse. Nous l'avons rencontré hier dans un restaurant proche de la Porte-Maillot. Mangeant sur la table de marbre le bœuf le plus démocratique, il paya généreusement les vingt-cinq sous de son déjeuner, et puis, comme à la même table que lui « boulotaient » hâtivement deux petits apprentis et une pauvre, piqueuse de bottines, il paya la carte des trois convives et offrit même une tarte aux cerises.

Chaque jour, nous a-t-on dit, il change de caboulot et de quartier et régle ainsi, sans prévenir, les pauvres gens que le hasard fait asseoir à côté de lui.

Histoire d'un aviateur et de quelques vaches.

— J'étais, nous conta le lieutenant aviateur X... (quatre fois médaillé), au-dessus des terres de la commune de..., territoire en partie occupé par les Boches. Il s'agissait pour moi d'atterrir sans accroc. Déjà

plusieurs de mes jeunes collègues avaient échoué ; les champs, les paisibles champs étaient semés de pièges invisibles du haut des airs, de fils de fer barbelés, de crochets dans lesquels l'appareil s'embarasse et reste emprisonné. Je tournais, virais, étudiait le sol avec ma jumelle sans y rien découvrir, et, très perplexe, après tout. Quand, soudain, j'aperçus un troupeau de vaches paissant sous la garde d'un chien. J'étais tiré d'affaire. Ah ! les bonnes bêtes !

— Pardon ! cher ami, mais quel rapport ?

— Rapport direct. La présence de ces pacifiques ruminants dans ce beau pré attestait mieux qu'un serment de Boche l'absence de tout fer barbelé, de tout piège malfaisant caché sous l'herbage. J'ai pu m'en convaincre, car je n'ai pas hésité une minute à descendre.

La « réquisition » a aussi des « engagés » volontaires !

Voici l'écho qui nous arrive de certain village d'Artois, où la châtelaine de X... vient de donner à l'ambulance la plus voisine une authentique chaise à porteurs ! Cette chaise à porteurs, délicatement peinte de rubans, de lyres et d'amours par un artiste du temps de Louis XV, va servir au transport des blessés, sous les balles et les obus... Sa destinée frivole s'achèvera dans la tragédie de la guerre !

Mais la chaise à porteurs aristocratique n'est pas la seule à avoir voulu « servir » !

On nous signale que, dans la banlieue parisienne, de pauvres gens, qui avaient élu domicile au fond d'un vieux wagon hors de service, viennent de lui remettre des roues — et de le proposer à l'autorité militaire ! Ils se dépouillent de leur maison !

Après la victoire, ne faudra-t-il pas fonder un musée, pour recueillir tous les objets hétéroclites et touchants que, pendant la guerre, ont offerts les Français qui ne pouvaient s'offrir eux-mêmes ?

Nous avons à plusieurs reprises signalé, sinon la recrudescence du nombre des fumeries d'opium en France, au moins leur survivance à toutes les mesures de police prises contre elles. Il nous faut revenir sur ce chapitre qui ne saurait être trop abordé.

On devait prévoir que l'arrivée en notre pays de ces braves et précieux ouvriers annamites qui travaillent dans nos ateliers nationaux entraînerait, dans le voisinage des usines où ils sont employés, l'installation de quelques fumeries nouvelles.

La preuve du fait vient d'être révélée par une enquête menée dans le dixième arrondissement de Marseille. 13, place de la Joliette, des Annamites se réunissaient chaque soir, innocemment. On eut la curiosité de les suivre dans le logis et on trouva une provision de drogues, des pipes, et tout ce qu'il faut pour s'abrutir. Le tenancier du lieu a été écroué.

C'est du bon travail. La police marseillaise n'a qu'à continuer...

C'est un pianiste fort connu, triomphateur de maint concert, et pour qui Chopin est un dieu. Juste huit jours avant la guerre, harcelé depuis longtemps par une fabrique de pianos allemands, il consent à recevoir chez lui un « demi-queu » en provenance de Berlin, qu'on lui fait payer au quart du prix. L'instrument bien en place dans son salon, il en tire quelques accords. Mais les événements surviennent, et, en bon Français, il ferme le piano à clef, jette la clef au fond d'un tiroir et attend la paix pour renvoyer le meuble boche, sous les Tilleuls. Dimanche soir, notre pianiste, qui est compositeur, écrivait dans son salon une *Marche des Alliés*, lorsque soudain, coup sur coup — la coïncidence est des plus extraordinaires — tac, tac, tac ! trois cordes cassent, en une minute, dans le piano berlinois.

L'artiste trouve la clef, ouvre, et, terrifié comme par une manifestation de sorcellerie, constate que les la des trois octaves médianes viennent de se rompre.

L'Allemagne qui voulait donner le la au monde l'a trois la soudain muets sur ce piano boche !

Qui ne voudrait voir un heureux présage de victoire en ce fait sans doute unique dans les annales du clavier ?

Le Veilleur.

SUR LE FRONT DE VERDUN

Une première bataille se termine à notre avantage.
L'ennemi en engagera-t-il une seconde ?

Pendant que notre artillerie lutte efficacement avec celle de l'ennemi sur tout le front de combat, depuis l'Argonne jusqu'à la Woëvre, le bombardement de Verdun, qui s'était beaucoup ralenti depuis les premiers jours, a repris avec violence. Les Allemands eux-mêmes se sont vantés, dans un de leurs récents communiqués, d'avoir lancé sur la ville des obus incendiaires. C'est avouer qu'ils ont perdu l'espoir d'y entrer, au moins pour l'instant.

Leur coutume, en effet, est de ne pas détruire une ville aussi longtemps qu'ils en croient la chute prochaine, et de s'acharner contre elle quand ils se sentent arrêtés. Ils ont procédé ainsi pour Reims, pour Arras, pour Ypres. Verdun ne fait pas exception à la règle.

Que, néanmoins, ils tentent encore des attaques autour de Verdun, rien n'est plus probable. Mais ces attaques, même si elles réussissent entièrement, ne leur procureront que des succès tactiques sans avantage stratégique : le terrain gagné ici ou là ne compromettra en rien la résistance de nos positions principales. Pour avoir quelque chance de nous déloger de ces positions, il faudrait recommencer une seconde bataille aussi violente que la première, et pour cela constituer une masse de choc pareille à celle qui est venue se briser contre nos lignes de la côte du Poivre, de Douaumont et de Vaux. Les Allemands pourraient à la rigueur, et non sans imprudence, réunir une égale quantité d'hommes, mais la qualité en serait nécessairement inférieure.

C'est pourquoi il n'est pas certain que cette seconde bataille est engagée. Si elle se produit, nous en pouvons attendre le résultat avec confiance. Les pertes que nous avons eu à supporter ne se comparent pas à celles de l'ennemi ; nous les avons réparées sans difficulté et elles n'ont en rien affaibli le moral de nos troupes.

Ce qui est assuré dès maintenant, c'est que la première bataille de Verdun se termine, et se termine à notre avantage. Jean Villars.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT de la Société des Gens de Lettres



M. PIERRE DECOURCELLE

Hier, M. Pierre Decourcelle a été élu président de la Société des Gens de Lettres.

Romancier ingénieux et pathétique, auteur dramatique, ayant le don des intrigues saisissantes et du rire comme des larmes, il a toujours connu le succès. Gentleman accompli et de belle présence, parlant avec chaleur et avec clarté, M. Pierre Decourcelle a l'intelligence précise et prompt d'un homme d'action. Il a déjà présidé la Société des Auteurs et Compositeurs. Le voilà aujourd'hui à la tête de la Société des Gens de Lettres dont son beau-père, Edmond About, fut l'un des présidents les plus brillants et les plus utiles.

C'est donc une tradition de famille qui continue pour le plus grand bien de la Société des Gens de Lettres. — G. L.

LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS



(Général-section photographique de l'armée.)

Voici, photographiés à l'issue de la Conférence, sur un perron du palais des Affaires étrangères : 1. Général GILINSKY (Russie) ; 2. M. TITTONI (Italie) ; 3. Général CADORNA (Italie) ; 4. M. BOURGEOIS (France) ; 5. M. SALANDRA (Italie) ; 6. M. BRIAND (France) ; 7. M. DE BROQUEVILLE (Belgique) ; 8. M. J. CHAGAS (Portugal) ; 9. M. PACHITCH (Serbie) ; 10. M. ASQUITH (Angleterre).

Les Turcs auraient évacué une de leurs capitales asiatiques

Nous donnons sous toutes réserves le télégramme d'Athènes ci-dessous :

D'une source privée digne de foi, on annonce que les Turcs auraient ordonné l'évacuation de Konieh.

[Cette ville est un des chefs-lieux militaires et économiques de la Turquie d'Asie, un des entrepôts du chemin de fer allemand de Bagdad. L'avance de nos Alliés russes descendant d'Arménie est bien, à ce qu'il semble, très rapide ; cependant l'abandon de la position de premier ordre qu'est Konieh serait le signal de la complète débâcle ottomane.]

Le raid des hydravions anglais sur la côte allemande

Nous avons publié hier, en « Dernière Heure », le communiqué de l'amirauté britannique rendant compte du raid d'hydravions contre les hangars à zeppelins du Slesvig-Holstein. Une dépêche officielle de Berlin relate dans les termes suivants cette opération :

Dans la matinée du 25 mars, les forces navales anglaises ont fait une attaque aérienne sur la partie septentrionale de la côte de Frise. L'attaque a complètement échoué. Deux chalutiers armés placés en vigie ont été victimes de l'agression des vaisseaux anglais. Nos hydravions ont attaqué les forces navales allemandes et un grand nombre de leurs projectiles ont pleinement atteint leur but. Un destroyer anglais a été gravement endommagé. Nous avons aussitôt envoyé sur les lieux quelques unités de notre escadre. Quelques torpilleurs ont poursuivi, dans la nuit du 25 au 26, les forces ennemies qui s'éloignaient. Un de ces torpilleurs n'est pas encore rentré à sa base.

On remarquera que le récit de l'amirauté germanique, en confirmant la destruction de deux chalutiers allemands, annonce en plus la perte d'un torpilleur.

L'Agence Havas a, d'autre part, reçu de son correspondant à Copenhague le télégramme suivant :

COPENHAGUE. — Selon des télégrammes de Nordby et de Fanoé, lors du raid d'hydravions sur le Slesvig-Holstein, deux chalutiers allemands, atteints par des patrouilleurs anglais, ont été vus en feu, et deux autres s'enfuyant vers la côte, puis mettant le cap sur Wilhelmshaven.

Les rapports parvenus de la frontière sur le bombardement d'un hangar à zeppelins sont contradictoires ; selon les uns, deux des appareils britanniques ont été abattus ; d'autres, tous les appareils britanniques ont été abattus ; d'après d'autres, tous les appareils ont rejoint l'escadre sans la moindre perte.

Hier matin, à 10 heures, s'est ouverte, au ministère des Affaires étrangères, la Conférence des Alliés.

Dès 9 heures, de nombreux curieux qui, peu à peu, formèrent une foule assez compacte, s'étaient massés sur les trottoirs du quai d'Orsay.

Un peu avant 10 heures, le défilé des automobiles amenant les délégués étrangers commença, à assez vive allure. A chaque voiture, c'étaient des cris de : « Vive la Russie ! Vive l'Angleterre ! Vive l'Italie ! Vive la Serbie ! » Les spectateurs, qui n'avaient pas toujours le temps de reconnaître au passage les personnalités qui arrivaient, acclamaient un peu au hasard, mais non, certes, sans chaleur ni sans conviction.

On reconnut le général Joffre, qui passa l'un des premiers ; puis le général Roques, le général de Castelnau, vivement acclamé ; puis les ministres anglais, les ministres belges, les ministres serbes, puis MM. Salandra et Sonnino ; ce fut ensuite M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, accompagné d'un secrétaire ; lord Kitchener, en uniforme ; M. Isvolsky, ambassadeur de Russie ; le sous-chef d'état-major russe Gilinsky et des officiers russes.

M. Matsui, ambassadeur du Japon, arriva le dernier ; sa femme l'accompagna jusqu'au perron et il s'entretint un instant avec elle avant d'entrer.

La salle où se tiennent les séances de la Conférence est la salle de l'Horloge, au rez-de-chaussée. C'est celle-là même où se réunit le Congrès de Paris, en 1856, à l'issue d'une guerre où nous avions comme adversaires ceux qui sont devenus par la suite nos fermes alliés : la guerre de Crimée.

Au milieu de la salle une grande table rectangulaire a été disposée. Sur les côtés, le long des murs, de petites tables sont destinées aux secrétaires de la Conférence.

Autour du tapis vert de la grande table, ont pris place, assis sur des chaises de tapisserie, les trente délégués des huit Etats alliés.

En voici l'énumération :

FRANCE

MM. Briand, président du Conseil ; — général Roques, ministre de la Guerre ; — amiral Lacaze, ministre de la Marine ; — Léon Bourgeois, ministre d'Etat ; — général Joffre, général en chef ; — général de Castelnau, chef d'état-major général ; — Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions ; — Jules Cambon, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

BELGIQUE

MM. le baron de Broqueville, premier ministre ; — le baron Beyens, ministre des Affaires étrangères ; — général Vliemans.

GRANDE-BRETAGNE

MM. Asquith, premier ministre ; — sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères ; — lord Kitchener, ministre de la Guerre ; — Lloyd George, ministre des munitions ; — lord Bertie of Thame,

ambassadeur d'Angleterre; — général W. Robertson, chef d'état-major impérial.

ITALIE

MM. Salandra, président du Conseil; — baron Sonnino, ministre des Affaires étrangères; — Tittoni, ambassadeur; — général Cadorna, général en chef; — général Dall'Olio, secrétaire d'Etat aux munitions.

JAPON

M. Matsui, ambassadeur à Paris.

PORTUGAL

M. Chagas, ministre à Paris.

RUSSIE

M. Isvolsky, ambassadeur; — général Gilinsky, représentant de l'armée russe au quartier général.

SERBIE

MM. Pachitch, premier ministre; — Yovanovitch, ministre adjoint des affaires étrangères; — Vesnitch, ministre de Serbie; — général Rachitch, représentant l'armée serbe.

Aux tables latérales ont pris place :

M. de Margerie, chef de la direction politique au ministère des Affaires étrangères; — le général Pellé, du G. Q. G.; — M. de Béarn, secrétaire à la direction politique; — M. di Martino, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères d'Italie; — le colonel anglais Henke; — M. H. O'Bierne, du Foreign Office; — M. Sevastopoulo, secrétaire de l'ambassade de Russie.

Les délégués ont pris place dans l'ordre indiqué par le croquis ci-dessous :

MM.	MM.
A. Thomas	Général de Castelnaud
J. Cambon	Général Rachitch
Baron de Broqueville	Yovanovitch
Baron Beyens	Vesnitch
Général Vielmanns	Pachitch
Asquith	Général Gilinsky
Lord Bertie of Thame	Isvolsky
Sir E. Grey	Chagas
Lloyd George	Matsui
Lord Kitchener	Général Dall'Olio

C'est M. Briand qui préside.

La séance du matin, comme celle de l'après-midi, a été consacrée à l'étude de questions qu'il ne nous est pas permis — par qui vous pensez — de divulguer. Nos lecteurs qui, cependant, auraient à ce sujet la curiosité d'hypothèses fort acceptables n'ont qu'à se reporter à ce qu'en ont dit hier les journaux du soir.

Entre les deux séances, le président du Conseil a retenu à déjeuner les représentants des Alliés. En outre des plénipotentiaires civils et militaires, des ambassadeurs et ministres des Etats alliés. étaient invités les présidents et vice-présidents des Chambres et les anciens ministres des Affaires étrangères.

A 3 heures, reprise des travaux : les délégués se sont répartis en commissions et ont examiné, suivant leurs compétences respectives, les questions à l'ordre du jour.

A partir de 5 h. 1/2, les représentants des puissances alliées quittaient successivement le ministère des Affaires étrangères. Les généraux Joffre et de Castelnaud furent l'objet de manifestations de sympathie de la part de la foule.

Une nouvelle réunion aura lieu ce matin à 10 heures.

A midi, le président de la République offrira à l'Élysée un déjeuner en l'honneur des délégués.

A 4 heures, ils seront reçus par le Conseil municipal. Le président du Conseil municipal ira prendre les ministres italiens à l'hôtel Bristol où ils sont descendus et se rendra, en leur compagnie, à l'hôtel de Ville, en suivant la rue de Castiglione et la rue de Rivoli.

Le soir, un dîner aura lieu à l'ambassade d'Italie.

Les travaux de la Conférence seront sans doute terminés aujourd'hui.

M. Asquith ira la semaine prochaine à Rome

LONDRES. — Un communiqué de l'agence Reuter annonce que M. Asquith se rendra à Rome, la semaine prochaine, pour assister à une nouvelle conférence des Alliés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 27 Mars (603^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, lutte de mines à notre avantage à la Fille-Morte. Combats à coups de bombes dans le secteur des Courtes-Chausses.

A l'ouest de la Meuse, nuit relativement calme.

A l'est de la Meuse, lutte d'artillerie ininterrompue sur le front Douaumont-Vaux.

En Woëvre, bombardement assez violent, notamment dans la région de Moulainville et de Chatillon. Pas d'action d'infanterie.

Sur le reste du front, nuit calme.

VINGT-TROIS HEURES. — Entre Somme et Avre, aux environs de Maucourt, après un intense bombardement, les Allemands ont tenté sur une de nos tranchées de première ligne un coup de main qui a complètement échoué.

En Argonne, activité continue de notre artillerie sur divers points du front ennemi, notamment dans le secteur du bois de Cheppy. Nos pièces à longue portée ont canonné des troupes en mouvement dans la direction Exermont-Châtel et fait sauter un dépôt de munitions.

A l'ouest de la Meuse, le bombardement s'est maintenu assez intense sur notre front Béthincourt-le Mort-Homme-Cumières, ainsi qu'à l'est de la Meuse, dans la région Vaux-Douaumont. Quelques rafales d'artillerie en Woëvre. Aucune action d'infanterie.

Au nord-est de Saint-Mihiel, nous avons bombardé à longue distance la gare et les établissements ennemis d'Heudicourt, sud de Vigneulles. Une rame de wagons a été démolie, un bâtiment a pris feu.

Communiqué britannique

Hier, près de Givenchy, l'ennemi a fait éclater une mine qui n'a causé que des dégâts insignifiants.

Hier, de grand matin, les Allemands ont fait sauter, près de Neuville-Saint-Vaast, une mine dont ils ont occupé l'entonnoir; notre contre-attaque a enlevé l'entonnoir, mais elle a été plus tard repoussée par les grenadiers ennemis.

Aujourd'hui, nos lance-bombes et nos grenades ont été actifs à la redoute et aux carrières Hohenzollern.

L'ennemi a bombardé Kruisstraat, Hoek-Saint-Jean, le voisinage de Loos, la crête de Lorette et Vaux. Nous avons riposté en faisant sauter un dépôt de munitions près de Oost-Taverne.

Un de nos avions, qui s'est élevé hier, n'est pas revenu.

CETTE VIEILLE "GAZETTE"

veut bluffer : elle radote

La Gazette de Voss annonçait dans un de ses derniers numéros que sept câbles télégraphiques entre l'Europe et l'Amérique avaient été rompus d'une manière mystérieuse.

D'autres journaux berlinois, plus affirmatifs, ont spécifié que cette destruction était due aux sous-marins allemands.

Au ministère des Postes et Télégraphes ces nouvelles, de source allemande, sont jugées simplement ridicules.

Aucun câble n'a été rompu par fait de guerre.

Une rupture eût-elle été occasionnée par un sous-marin ennemi — le fait est pratiquement possible — les travaux de réparation prendraient tout juste quelques jours. Les ruptures sont d'ailleurs fréquentes et cela tout simplement par le fait des tempêtes et des icebergs qui « raclent » le banc de Terre-Neuve.

Enfin, à supposer même que, par impossible, sept câbles soient, un beau jour, endommagés, il n'en résulterait aucune perturbation dans le service.

Il n'y a pas, en effet, seulement neuf câbles sous-marins entre l'Europe et l'Amérique, mais seize... peut-être même dix-huit!

Ajoutons qu'au ministère, on ne nous a pas caché qu'il y avait bien, en effet, deux câbles sous-marins hors d'usage. Mais ce ne sont pas les Allemands qui les ont rompus!

L'Europe ne risque donc pas d'être isolée de l'Amérique.

PROPOS D'UN INCONNU

Maître et serviteur

Comme elle est belle cette lettre adressée à Mme André Thome, veuve du député de Rambouillet qui tomba glorieusement pour la France, il y a quelques jours, durant la bataille de Verdun.

Elle nous console des propos de certains bavards qui font la joie de la presse allemande. Mais, comme il ne faut tout de même pas confondre la France avec deux ou trois critiques impénitents, je prends dans la Revue hebdomadaire, pour l'édification de la Gazette de Cologne, du Lokal Anzeiger, de cette vieille tante Voss, et autres feuilles, ces quelques lignes d'un modeste soldat, dont les paroles toutes simples iront droit au cœur de tous, parce qu'elles rendent un son pur.

Bar-le-Duc, 14 mars 1916.

Madame,

Depuis cette longue et triste guerre, ayant été l'humble serviteur, le fidèle ordonnance de mon très regretté lieutenant, je crois de mon devoir de venir vous parler encore de lui, et vous prier de croire à mon profond chagrin.

Je le respectais, mais aussi, pour mieux dire, je l'aimais.

C'était, vous le devinez, un de ces attachements soumis, comme seule la guerre peut en former.

C'est sur votre nom et celui de vos enfants qu'il s'endormait vers six heures du soir. Je n'ai pu le voir que samedi dans le cercueil sur lequel son nom est gravé. J'ai écrit de toute mon âme : « A mon éternel regret. AUBIN. »

J'ai veillé mon lieutenant jusqu'à l'enterrement, hier lundi. J'ai toutefois la consolation de l'avoir suivi jusqu'au bout.

Avec mon profond regret, veuillez agréer mon respect le plus sincère.

Votre dévoué serviteur.

AUBIN.

Avouez que cela vous a une fière allure... On ne sait qui admirer le plus : celui qui inspire de tels sentiments ou celui qui les ressent.

En voilà un qui ne craint pas de se proclamer « l'humble serviteur » de son lieutenant ! Cela ne l'humilie nullement. Au contraire, il éprouve une sorte de fierté, et le résultat en est que ses paroles ont je ne sais quel accent de noblesse et de dignité, le ton d'un homme qui sait que la discipline met toutes choses à leur place, et qu'il faut essayer de faire son devoir, là où l'intérêt de la patrie vous l'a marqué. Cette guerre sans précédent a ouvert les yeux de beaucoup sur l'utilité de la discipline, utilité qu'ils méconnaissaient auparavant.

Avec ses farouches réalités, le conflit actuel a montré que la discipline se sert des forces en les plaçant, pour ainsi dire, par compartiments... Le général et le soldat sont employés chacun dans leur sphère, et leurs moyens — de direction et d'exécution — tendent au même but. Les différences entre eux ne sont qu'apparentes : au fond, ils sont des rouages aussi indispensables les uns que les autres. C'est ce qui explique ce manque d'amertume si caractéristique de la part de ceux qui obéissent, de nos soldats devant leurs chefs.

L'ordonnance du lieutenant Thome ne se doute certes pas qu'il est, pour nous, un redoutable document contre nos ennemis, lesquels poussent des cris de joie féroces chaque fois qu'ils croient trouver chez nous une faiblesse.

« ... Un de ces attachements soumis, comme seule la guerre peut en former », dit-il.

Il est une belle figure d'union sacrée, une preuve que les Français ressentent les uns pour les autres un grand respect et une grande confiance.

C'est parfaitement désagréable pour un pontife de Iéna, de Bonn ou de Göttingen, ou encore pour M. Theodor Wolff, du Berliner Tageblatt, qui ne peuvent pas comprendre la force de notre race et qui ont bien tort de se réjouir parce qu'un piètre discours sur notre haut commandement a été prononcé. C'est l'ordonnance « l'humble serviteur » qui a raison. L'avenir le prouvera aux Allemands.

L'Inconnu.

10.000 soldats monténégrins arrivent à Corfou

MILAN. — On mande de Zurich au Corriere della Sera :

Les journaux reçoivent d'Athènes l'information suivante : Selon des nouvelles parvenues de Corfou au journal gouvernemental Neon-Asty, 10.000 Monténégrins échappés de leur pays sont arrivés ici après avoir traversé l'Albanie. Ils seront réorganisés à Corfou.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La guerre sous-marine

LA PATIENCE AMÉRICAINE EST A BOUT

Tandis que les journaux anglais flétrissent la froide cruauté et l'inhumanité de l'Allemagne, l'opinion américaine est de plus en plus sévère contre les naufrageurs. Elle se rend compte qu'une nouvelle crise est sur le point d'éclater entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Même si le gouvernement américain ne réussit pas à obtenir la preuve que le *Sussex* et l'*Englishman* ont été torpillés, il est certain qu'il n'acceptera pas, sans protester, les attaques répétées des sous-marins allemands. La patience du gouvernement est à bout; il s'aperçoit que l'Allemagne ne peut pas continuer à attaquer les navires sans avis préalable, ne laissant ainsi aucune trace de ses forfaits.

Au Reichstag, le chancelier a réussi à faire réserver pour une séance de la commission du budget la question de la guerre sous-marine; il espère éviter ainsi les difficultés parlementaires et les contrecoups extérieurs d'un débat public. Il ne pourra dissimuler, même dans cette relative intimité, que les Etats-Unis sont las, président, ministère et citoyens, des manœuvres dilatoires qui traînent depuis tant de mois.

« La rupture des relations avec l'Allemagne est dangereusement proche, dit une dépêche de New-York au *Daily Telegraph* : jusqu'à présent on a fait semblant ici de croire que l'Allemagne avait respecté sa promesse de ne pas torpiller sans avertissement les navires portant des voyageurs, car il n'était pas possible de prouver qu'elle avait manqué à cette promesse. Aujourd'hui les faits sont trop clairs pour permettre de plus longues hésitations. »

La Hollande équipe un bateau de secours

LA HAYE. — Le ministre de la Marine annonce que le vapeur *Atlas* a été équipé par le gouvernement comme bâtiment de secours pour le service en mer du Nord où il a dû se rendre ce matin. Le bâtiment est muni d'un appareil radio-télégraphique et de divers appareils de sauvetage. Il battra pavillon hollandais et arborera en outre un pavillon orange avec croix verte. Sur la proue l'inscription *Reddingschip-Atlas* sera peinte en blanc et éclairée durant la nuit. Le bâtiment se tiendra dans le voisinage du bateau feu de Noordhinder.

LE TORPILLAGE DU "SUSSEX"

Les vic imes

Le chiffre exact des victimes du *Sussex* n'est pas encore définitivement établi. On parle actuellement de 97 personnes disparues.

Ces renseignements toutefois, n'ont encore rien de définitif : dans le brouhaha des débarquements, de nombreux passagers ont quitté les ports où ils avaient été conduits sans s'inscrire sur les listes de contrôle. Il n'est pas impossible que certains, ayant déjà rassuré leurs parents, aient omis de faire une déclaration officielle.

On avait conçu les plus vives inquiétudes au sujet du célèbre philosophe américain Baldwin, qui se trouvait sur le *Sussex* en compagnie de sa femme et de sa fille. La dépêche qui suit a heureusement dissipé ces craintes dans l'après-midi d'hier :

FOLKESTONE. — On affirme ici que M. et Mme Baldwin sont vivants et descendus dans un hôtel de Wimereux. Mlle Baldwin serait blessée assez grièvement et soignée dans un hôpital auxiliaire de Wimereux.

Au domicile du professeur Baldwin, 11 bis boulevard Delessert, où nous nous sommes rendus hier, on nous a formellement confirmé ces nouvelles.

D'autre part, le *New-York Herald* dit que miss Elisabeth Baldwin a été tuée net au moment de l'explosion de la torpille. Elle est la seule victime de nationalité américaine dont le corps ait pu être recueilli. Elle revenait de New-York avec sa mère, et toutes deux avaient rejoint le professeur Baldwin à Londres.

Un émouvant sauvetage

On signale l'héroïque conduite d'un Français, habitant Londres, M. Fernand Donheim, qui, après avoir sauvé trois femmes et deux hommes en les hissant dans son canot, plongea pour dégager un autre naufragé et dut nager pendant vingt-cinq minutes en le soutenant.

Tous les passagers, enfin, font l'éloge des deux femmes de chambre françaises qui prodiguèrent leurs soins aux blessés et se refusèrent à quitter le *Sussex* en perdition tant qu'il restait un passager à bord.

Le récit du lieutenant Darre

LONDRES. — Du récit du lieutenant Darre, courrier du roi d'Angleterre, qui se trouvait à bord du *Sussex*, nous extrayons les détails suivants :

« Quand la torpille explosa, tout l'avant du navire jusqu'à la cabine du capitaine, disparut subitement. La section était tellement nette qu'on l'eût dit tranché d'un coup de rasoir. »

« Le fragment du navire ainsi détruit avait les dimensions d'une maison. Le chef mécanicien, dont ce n'est pas ordinairement le rôle, insista de façon toute particulière pour aller vérifier la solidité des cloisons étanches. Il y alla, mais on ne le revit plus. »

« Quatre personnes qui se trouvaient à proximité de la cabine du capitaine furent tuées, et quand mes amis et moi descendîmes à l'entrepont, nous y trouvâmes le cadavre d'une femme projeté là, probablement par la force de l'explosion. »

« Autant que je sache, il y avait, à bord du *Sussex* six canots pour plus de 400 personnes, et deux d'entre eux seulement prirent la mer. Celui dans lequel j'embarquai contenait 40 passagers, dont 30 femmes et 6 bébés. »

« Quand nous eûmes ramé pendant environ une heure, nous rencontrâmes un radeau sur lequel étaient montés un homme et cinq femmes. Notre canot étant plein, quelques-uns de nos compagnons ne voulaient pas que l'on prit à bord ces naufragés. Mais, malgré que nous eûmes à peine la place de ramer, je ne pus voir ces femmes exposées à se noyer. Nous les embarquâmes donc, mais deux d'entre elles étaient folles et une troisième mourut vers 11 heures du soir. »

Notre canot, trop plein, embarquait de toutes parts. Nous étions en péril de sombrer.

« Nous revînmes donc au *Sussex* et reprîmes place à son bord. »

« Il était 11 h. 30 du soir quand le releveur de mines français *Marie-Thérèse* nous recueillit. Les femmes durent s'y introduire par l'ouverture pratiquée pour faire passer les mines. Celles d'entre elles un peu corpulentes furent sérieusement lamenées. »

LE GÉNÉRAL EYDOUX

Le général Alix, commandant la région du Nord, quitte cette zone pour aller occuper un poste important en Tunisie. Il est remplacé par le général Eydoux, ancien chef de la mission militaire française en Grèce, réorganisateur de l'armée de ce pays, ami personnel de M. Venizelos, le grand



LE GÉNÉRAL EYDOUX
(Phot. Henri Manuel.)

homme d'Etat hellène, puis commandant en chef du 11^e corps à Nantes.

Le général Eydoux est lui-même remplacé à Dunkerque par le général Coutanceau, qui fut gouverneur de Verdun.

L'abaissement de la natalité en Allemagne

Le docteur Fassbender écrit dans la *Kölnische Volkszeitung* :

« Il est regrettable que les classes supérieures de la société, plus que les autres, n'aient pas vu l'importance de la question de la natalité, qui n'est pas seulement sociale et économique, mais aussi et surtout morale. »

« Déjà, en 1813, les évêques allemands s'en étaient préoccupés dans une lettre pastorale collective. En 1876, on comptait 40,9 naissances pour 1.000 habitants. En 1912, 28,2 seulement. »

« L'abaissement de la natalité date surtout de 1900. Aucun peuple n'a vu décliner sa natalité aussi rapidement. En 12 ans, l'Allemagne a subi un recul que la France avait mis 70 ans à accomplir. Sans ce recul, l'Allemagne compterait aujourd'hui de 70 à 71 millions au lieu de 68 millions d'habitants. Quel déchet regrettable, surtout après la guerre. »

« Il s'agira d'abord de conférer des avantages matériels aux fonctionnaires chargés de famille. Déjà le Centre avait fait une proposition dans ce sens, mais sans succès. L'abaissement de la natalité est le symptôme d'une civilisation en décadence. »

Le jeu allemand dans les Balkans

La Conférence de Paris, à laquelle l'héroïque résistance de Verdun a si heureusement servi de préface, inquiète profondément nos ennemis. Aussi cherchent-ils une fissure dans l'Entente et c'est, croyons-nous, dans les Balkans qu'ils espèrent l'avoir trouvée : aux Alliés de leur démontrer que le piège est éventé.

L'allié redoutable du kaiser, dans les Balkans, est Ferdinand de Bulgarie; « l'indépendance morale » de ce prince est telle qu'une nouvelle trahison ne lui répugnerait pas et qu'il abandonnerait les Allemands, au besoin, sans plus de remords que ne lui en a coûté son agression de 1913 contre les Serbes. Les Allemands connaissent leur partenaire et ne lui accordent pas plus de confiance qu'il n'en mérite; mais il leur est très utile, en ce moment, de laisser croire à l'Entente que Ferdinand est prêt à se séparer d'eux; ils n'ont plus guère d'autre moyen d'inquiéter tout ensemble la Roumanie, la Grèce et leur propre alliée la Turquie.

Que la Bulgarie soit très fatiguée par la guerre, où elle n'est entrée que parce qu'elle la croyait courte, c'est indéniable; nous savons de bonne source que les ressources matérielles de son armée sont loin de correspondre aujourd'hui au réel courage des soldats. Mais toutes les forces politiques, opposition comprise, sont liées au gouvernement; le roi, qui se dit malade, intrigue hors de ses Etats, diffus et retors comme il l'est toujours, si bien que telle de ses démarches peut paraître suspecte à Vienne ou à Berlin. En fait, il ne représente plus dans l'Orient de l'Europe une puissance militaire telle qu'il vaille la peine pour l'Entente d'accueillir de lui quelque proposition que ce soit.

L'Allemagne, en même temps qu'elle agit d'accord avec Ferdinand à Sofia essaie d'éveiller les méfiances roumaines, de capter le gouvernement de Bucarest par de gros achats de grains — tentative qui, dit-on, vient d'échouer; elle fait pousser des pointes sur le territoire grec par des partisans bulgares, et stimule des procédés tout au moins peu conciliants du cabinet d'Athènes contre les puissances de l'Entente. Celles-ci, pourtant, défendent seules le sol grec contre les ennemis héréditaires de l'hellénisme; elles sont populaires en Roumanie, malgré la pression que le ministre d'Allemagne, M. von Büsche, retour de Berlin, exerce par l'intermédiaire de M. Alexandre Marghiloman. Elles ne se compromettent qu'en déviant de leur droit chemin.

Le jeu ennemi est compliqué, mais transparent néanmoins. L'Entente se tient sur le terrain le plus solide en aidant sans aucune faiblesse, dans les Balkans, ceux qui furent ses amis de la première heure et en n'écoulant, d'autre part, que les bruits de la guerre elle-même. Le ministre de la Guerre bulgare, accompagné de deux officiers d'état-major allemands et d'un officier supérieur turc, est arrivé mercredi à Uskub, où il a passé la journée; il s'est entretenu avec de nombreux officiers de l'état-major bulgare.

Voilà la seule réalité qui compte; tout le reste n'est que mensonge, mensonge de gens déjà bien connus comme menteurs.

Louis Bacqué.

POUR HATER LA VICTOIRE L'UNITÉ D'ACTION

L'unité de direction des nations de l'Entente pour l'action commune s'affirme à tous les points de vue : militaire, diplomatique, économique. Nous devons avoir aussi à l'intérieur une unité d'action très active : chacun, suivant ses facultés, doit faire un effort pour le pays et particulièrement épargner, afin de prêter au Trésor les ressources nécessaires aux besoins de nos armées.

Nous avons deux moyens pour fournir ces ressources. Nous pouvons transformer nos capitaux disponibles, c'est-à-dire tout ce dont nous pouvons disposer en souscrivant, soit aux Bons de la Défense nationale, remboursables à trois mois, six mois ou un an, soit aux Obligations de la Défense nationale. Ces obligations sont remboursables à 100 francs, au plus tard en février 1925; leurs intérêts sont nets d'impôts et payables d'avance; le premier coupon à encaisser est à l'échéance du 16 août; elles s'obtiennent au prix de 94 fr. 93 jusqu'au 31 mars. Après cette date, ce prix d'émission sera de 95 fr. 14.

Même sans tenir compte de la prime représentée par la différence entre les cours d'émission et le taux du remboursement, le rendement de ces titres est très avantageux.

Les souscriptions sont reçues non seulement aux guichets du Trésor public et de ses comptables : trésoriers généraux, receveurs des Finances, percepteurs, receveurs de l'enregistrement, receveurs des contributions indirectes, des douanes, des postes, mais aussi à tous les guichets de la Banque de France à Paris et en province.

Les obsèques de la reine Elisabeth de Roumanie



Le 5 mars dernier ont eu lieu, à Bucarest, les obsèques de la reine douairière Elisabeth, où assistaient les délégués des Etats européens et les membres du corps diplomatique. La dépouille de celle qui fut Carmen Sylva a été ensevelie selon le suprême désir de la défunte avec les restes de sa fille, la princesse Marie, décédée il y a quarante ans, à l'âge de trois ans.

Un concert serbe au consulat de France, à Bizerte



Un certain nombre de soldats serbes ont été envoyés à Bizerte. Parmi eux se trouvaient les éléments d'une musique militaire qui, bientôt reconstituée, a donné pendant quelques semaines des concerts fort appréciés dans les jardins du consulat de France.

DERNIÈRE HEURE

La conférence des Alliés marquera la phase décisive de la guerre

Toute la presse des pays alliés et neutres s'occupe de la conférence des Alliés, sur laquelle la presse anglaise, notamment, fonde de grands espoirs, ainsi qu'on en jugera par les extraits suivants :

« On fonde de grands espoirs sur les résultats que donnera la conférence de Paris. Une phase décisive commence pour la guerre européenne, et cette phase ne pouvait pas s'ouvrir sous de meilleurs auspices que ceux que la glorieuse résistance de Verdun et de la réunion de la conférence des Alliés. » (*Daily Telegraph*.)

« Il est juste, écrit d'autre part le *Daily Express*, que la conférence se réunisse à Paris et qu'elle soit présidée par le président du Conseil français. La glorieuse résistance de l'armée française à Verdun a abaissé le prestige de l'ennemi et a épuisé ses légions déjà affaiblies. L'impuissance des Allemands à obtenir le moindre avantage réel, malgré leurs efforts au cours d'un mois de bataille, leur a enlevé leur dernière chance d'hégémonie en Europe. Le plan pangermaniste a échoué à la Marne; il a été anéanti à Verdun. Notre reconnaissance va donc à la France et à ses magnifiques soldats. L'Allemagne a perdu la partie, mais elle n'est pas encore battue. La dernière phase de la lutte pourrait bien être la plus rude. Jamais unité d'action et d'efforts n'a été aussi nécessaire. L'ennemi combattra avec acharnement et ne s'avouera vaincu qu'après sa dernière cartouche, son dernier morceau de pain. Le monde entier espère que la conférence qui se réunit aujourd'hui à Paris préparera l'anéantissement de la puissance prussienne. La destruction du militarisme est le seul moyen d'assurer la paix et de satisfaire la conscience de l'Europe. Verdun est pour les membres de la conférence de Paris une leçon de courage. »

Et *El Diario Universal*, organe gouvernemental espagnol, écrit :

« Nous suivons avec une extrême attention la conférence de Paris que nous considérons comme d'une extraordinaire importance, tant pour les Alliés que pour les neutres, et spécialement pour l'Espagne, en raison de sa situation géographique, de ses relations commerciales avec certains alliés, surtout si la conférence, en plus de la défense des intérêts commerciaux des Alliés, se propose la conquête des marchés exploités par les Allemands. »

La scission du parti socialiste allemand

GENÈVE. — Les 110 députés socialistes du Reichstag se décomposent actuellement en : 1° Une majorité de 77 députés, ayant pour chef M. Scheidemann; 2° une minorité de 15 députés, ayant pour chef M. Hoch; 3° une nouvelle fraction, dite socialiste-travailleuse, de 18 députés ayant pour chefs MM. Haase, Ledebourg, Dittmann, Liebknecht et Ruhle.

Le *Vorwärts*, qui était jusqu'ici l'organe officiel du parti socialiste, mais qui est nettement opposé à la politique de la majorité du parti, se félicite de la constitution officielle de la nouvelle fraction, ajoutant qu'ainsi la majorité et la minorité du parti pourront exprimer librement leur point de vue respectif sans être entravées par des frottements continuels.

BERNE. — Les journaux allemands continuent à s'occuper de la scission survenue dans le parti social-démocratique, qui reste le grand fait du jour. D'une manière générale, ils reconnaissent que cette scission met fin à un état de choses intolérable. Ils reconnaissent aussi que le nouveau parti va rendre tout à fait précaire l'union sacrée. Haase et ses amis ne seront plus tenus en bride par le parti socialiste, et ils parleront du haut de la tribune du Reichstag comme ils ne pouvaient le faire jusqu'ici.

Les journaux de droite, dont les représentants parlementaires avaient applaudi frénétiquement la déclaration de Scheidemann, se montrent très froids et très circonspects dans leurs commentaires.

Communiqué belge

Après une matinée relativement calme, l'activité d'artillerie est allée croissant en fin de journée, surtout vers le centre du front belge.

Le steamer français *Hébé* et le transatlantique *Minneapolis* coulés

LONDRES. — Le Lloyd annonce que le steamer français *Hébé* a été coulé. Dix-huit membres de l'équipage ont été débarqués, mais on croit que le reste de l'équipage a été recueilli par un steamer anglais.

D'autre part, un grand transatlantique, le *Minneapolis*, a été coulé également. Les passagers ont été sauvés, à l'exception de onze qui ont péri.

Le *Minneapolis* jaugeait 13.543 tonnes et appartenait à l'Atlantic Transport Company.

Les sous-marins n'ont pas empêché 400.000 passagers de traverser l'Atlantique

LONDRES. — Le *Times* annonce que, malgré les dangers de la guerre sous-marine, 400.000 passagers ont traversé l'Atlantique entre l'Amérique et l'Europe en 1915, 250.000 sur des navires appartenant aux puissances alliées, 150.000 sur des navires neutres.

Les progressistes allemands demandent la continuation de la guerre sous-marine

GENÈVE. — Au Congrès du parti progressiste tenu à Berlin, le député au Reichstag, M. Wiemer, a déclaré que le parti désire aussi la continuation de la guerre sous-marine. Les mémoires du gouvernement allemand trouvent une approbation unanime partout; mais le parti ne peut pas admettre que les chefs irresponsables des partis se mêlent à la conduite de la guerre qui doit être réservée exclusivement au haut commandement. La réunion a voté ensuite une résolution approuvant cette déclaration et a blâmé l'immixtion des conservateurs dans la conduite de la guerre.

ZEPPELINADES

La *Koelnische Zeitung* donne des renseignements sur la conférence faite le 21 mars par le comte Zeppelin dans la salle des séances de la Chambre prussienne.

Il déclara que ses dirigeables ne lui donnent pas encore pleine satisfaction, mais il a sur le chantier des aéronefs qui feront mieux et seront bientôt au point. Il cherche surtout à accroître la force ascensionnelle et à permettre au dirigeable d'emporter de très lourdes charges. C'est une question de moteur. D'après le comte Zeppelin, le but de la guerre aérienne est de fatiguer les populations, de les harceler, de les terrifier, de les obliger à la paix. Il conclut qu'ainsi « la plus grande dureté est la plus grande clémence ».

Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Le combat à l'ouest et au sud d'Augustinoff, sur le front de la région de Jacobstadt continue.

On signale des vols plus fréquents d'avions allemands sur tout le front de la Dvina.

A Drinsk, l'ennemi a lancé vingt bombes.

Dans la région, au nord-ouest de Postavi, nos troupes se sont emparées, après une lutte acharnée, de deux lignes de tranchées ennemies.

L'offensive de nos troupes dans la région entre les lacs de Narotch et de Vischnevskoye a rencontré une résistance obstinée.

L'ennemi a lancé des bombes sur les gares de Stolbtzi et de Kaidanovo, au sud-ouest de Minsk.

Sur le reste du front, les hostilités se développent.

MER NOIRE

Un de nos sous-marins, sous le feu des batteries de Zougoundak, a coulé un vapeur remorquant des barques chargées de charbon qui ont abordé la rive.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région du littoral, nos troupes ont délogé des Turcs qui traversaient la rive gauche du Balbadji-Déressi qui tombe dans la mer Noire près du village de Baltadji. Dans le reste des secteurs, notre progression continue.

L'infanterie italienne reprend à la baïonnette une position perdue

ROME. — Commandement suprême :

Dans la journée du 25 mars, on signale un nouveau duel d'artillerie dans la zone de Rovereto et sur le Haut Astico, des mouvements de troupes ennemies à la tête de la vallée de l'Astico et l'arrivée de trains à la gare de Caldorazzo; celle-ci a été plusieurs fois canonnée par notre artillerie.

Dans le Haut Boite, après une intense préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué en forces nos positions sur Palpiccolo et a réussi à y occuper une tranchée.

Une violente contre-attaque prononcée sur tout le front de Montecroce à Palgrande a fait tomber en notre possession de forts retranchements ennemis à Selletta, Freikofel et au pas du Cavallo, nous avons fait soixante-trois prisonniers, dont trois officiers. Sur Palpiccolo, un combat acharné a duré pendant trente heures.

Après six furieuses attaques, notre infanterie a fait irruption à la baïonnette sur la position perdue et l'a reconquise entièrement. Des centaines de cadavres ennemis sont restés sur le terrain.

Sur le reste du front, on signale un duel d'artillerie particulièrement violent sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia.

Dans la matinée d'aujourd'hui, des groupes d'avions ennemis ont volé au-dessus de la plaine entre l'Isone et Piave, dans le but de frapper nos communications à l'arrière et d'endommager nos ponts. Ce raid a échoué complètement. Forcés de rester à de grandes hauteurs par le tir de notre artillerie, les avions ennemis ont lancé un assez grand nombre de bombes sans faire ni victimes ni dégâts.

Des salves précises de nos canons ont abattu un avion près d'Ajello, un hydravion dans la lagune de Grado; un troisième avion a été abattu par le tir de notre infanterie, près du pont de Priula (Piave).

Des six aviateurs ennemis qui étaient à bord des avions, un major, chef d'escadrille, a été tué; les cinq autres ont été faits prisonniers.

La prochaine conférence des Alliés à Rome

LONDRES. — L'Agence Reuter dit, au sujet de la prochaine visite de M. Asquith à Rome, que la date exacte de la conférence inter-alliés de Rome n'est pas encore fixée; on suppose seulement qu'elle aura lieu la semaine prochaine. On n'a pas encore définitivement désigné les ministres qui accompagneront M. Asquith en Italie, mais on doute que sir Edward Grey puisse s'y rendre.

Quoique M. Lloyd George ait reçu de pressantes invitations à Rome, on s'attend à son retour à Londres à la fin de la semaine et il est très possible que sa présence au ministère des Munitions soit rendue indispensable par suite de l'urgence des affaires.

Il est probable que les ministres qui se rendront à Rome partiront directement de Paris.

En ce qui concerne la conférence économique des Alliés, on ignore encore la date de sa réunion. On ignore également si M. Bonar Law y assistera.

Les progrès de la révolution chinoise

SHANGHAI. — Le général Long qui commandait le corps expéditionnaire envoyé contre les insurgés du Yunnan s'est rendu aux insurgés et a consenti au désarmement de ses troupes. Les trois provinces du Sud, Kouang-Si, Kouï-Tchéou et Yunnan, sont maintenant placées sous l'autorité d'un conseil militaire formant une sorte de gouvernement insurrectionnel. Emu par ces événements, le président Youan-Chi-Kai a changé l'orientation de sa politique; après avoir révoqué son acceptation du pouvoir impérial, il a fait appel au général Touan-Toi-Youai, ancien ministre de la Guerre, très populaire dans l'armée, en lui offrant le poste de chef de l'état-major général.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

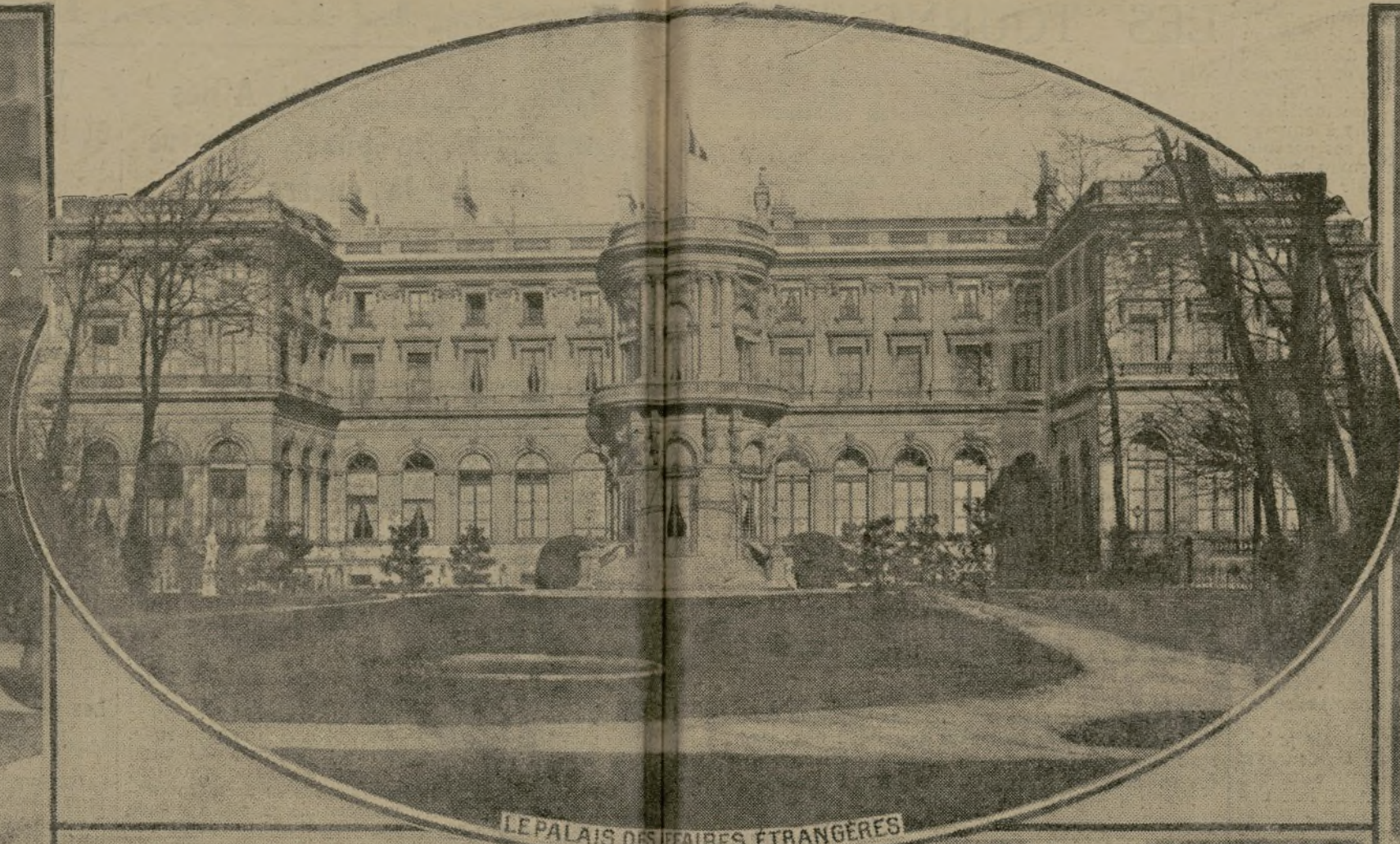
SALONIQUE. — Un grand dépôt de munitions bulgare, situé dans la région de Middin, a fait explosion. Il y a 180 victimes, parmi lesquelles 30 morts.

LONDRES. — On mande de Douvres au Lloyd que le vapeur anglais *Saint-Cécilia* a coulé. L'équipage est sauvé.

AUTOUR DE LA PREMIÈRE SÉANCE DE LA CONFÉRENCE DES ALLIÉS



(1) M. PACHITCH (2) M. IOVANOVITCH (3) M. VESNITCH



LE PALAIS DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES



LES GÉNÉRAUX CADORNA (1) ET D'ALLOLIO (2)



(1) M. SALANDRA (2) M. SONNINO (3) M. TITTONI



LES GÉNÉRAUX ROQUES ET JOFFRE ACCLAMÉS PAR LA FOULE



(1) GÉNÉRAL GILINSKY (2) GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Dès 9 heures, une foule nombreuse stationnait, hier matin, devant les grilles du Quai d'Orsay. Le généralissime arriva un des premiers, bientôt suivi de la mission britannique composée de MM. Asquith, sir Ed. Grey et sir Francis Bertie. Successivement arrivèrent M. Jules Cambon, M. de Brocqueville, le général Vielmans, l'amiral Lacaze, le général de Castelnau, M. Léon Bourgeois.

le général Gilinsky. Enfin, à 10 heures précises, MM. Salandra, Sonnino, Tittoni, ambassadeur d'Italie à Paris; M. Matsui, ambassadeur du Japon; lord Kitchener, le général Robertson, le général Cadorna et les autres représentants des nations alliées. La séance du matin fut consacrée aux questions militaires; celle de l'après-midi aux questions économiques.

CHEZ LES NEUTRES

AU PAYS DES CANAUX

L'inondation, -- Le torpillage de la Tubantia.
Un article du Telegraaf.

[Par lettre de notre correspondant particulier.]

LA HAYE, 17 mars.

Le petit bateau est encombré de soldats mobilisés, de « boerken », paysans, petits fermiers au visage glabre, aux regards froids, de filles de Marken aux bras rouges, aux corsages bariolés. A une allure modérée, il vogue vers Edam à travers les polders inondés, entre les poteaux neufs qui, de-ci, de-là, indiquent le lit du canal. Nous avons quitté Amsterdam, perdu de vue les quais colorés, grouillants de vie, les bassins où les péniches innombrables mettent comme une forêt de mâts, passé l'Y où se poursuivent, se croisent, s'évitent, dans un léger brouillard « turnerisant » les embarcations les plus diverses, tandis qu'au loin se silhouettent fantastiquement les grues gigantesques, monumentales, des chantiers, les navires blessés en traitement dans les cales sèches. A présent, à perte de vue, c'est l'immense plaine d'eau, où le vent agite du matin soulève des vaguelettes. Et ce sera ainsi pendant deux heures. De temps en temps, on rencontre des maisons enfoncées jusqu'au toit, ou même jusqu'à la cheminée dans l'inondation, d'autres qui sont renversées, couchées sur le côté, d'autres encore dont le toit, sans soutien d'un côté, pend lamentablement, comme une draperie qui, semble-t-il, va tout à coup palper au moindre souffle.

Des épaves : matelas, planchers, armoires vont à la dérive. A l'infini, cette eau livide. On frissonne : le spectacle est d'une sinistre beauté. Avec mes compagnons de voyage, nous parlons, à voix basse, en français, du rôle qu'une telle inondation pourrait jouer pour la défense d'Amsterdam, comme celle de l'Yser l'a fait pour Furnes et Dunkerque. Un voyageur, au visage rose, plein de santé, qui depuis quelque temps nous regarde avec sympathie, en machonnant son cigare, intervient tout à coup et nous dit : « Ya, als die Mofen... » (Si ces Boches...) Et ce « frère germain » lâche une bordée de mots énergiques à l'adresse du « peuple élu ». Je lui dis en souriant : « Qui sait ? Toute cette eau leur ferait peut-être du bien, à ces Allemands. Ça les nettoierait ». — « Neen, mijnheer, répond rageusement le Hollandais, onmogelijk : van binnen, zijn zij niet schoon te maken ». (Non monsieur, impossible : à l'intérieur, en dedans, il n'y a pas moyen de les laver.)

L'expression ne manquait pas d'énergie. Bientôt, je sus par mon interlocuteur que les Allemands avaient, la nuit d'avant, torpillé la *Tubantia*, la perle du port d'Amsterdam, alors que le navire hollandais, à destination de Buenos-Aires, était à l'ancre.

Je compris qu'une fureur spéciale l'animait ce matin-là. Il m'apprit qu'il était négociant en grains. Quelques jours auparavant, un Boche, un de ces courtiers louches comme il en pullule en Hollande, était venu le trouver et lui avait proposé de passer en contrebande, en Allemagne, contre un plantureux bénéfice, une importante quantité de graisses. Le commerçant fit observer qu'il devait pour cela manquer à sa signature, au serment qu'il avait fait à la N. O. T. (le trust d'importation). — « Bah!... Was ist dat? Machen sie doch sachen », répondit le Boche.

— « Monsieur, me dit alors le Hollandais, je l'ai pris par les épaules et je l'ai poussé dehors... Stik, verrekt, verdome Mof!... »

Le fâcheux, hélas ! est qu'un certain nombre de marchands n'agissent pas de la sorte et préfèrent les *zoete winstjes* (les bons petits gains) à l'honneur, au respect de la parole donnée.

Le soir, en rentrant à Amsterdam, je trouve les journaux pleins d'informations et d'articles sur le torpillage de la *Tubantia*. Il n'y a pas à dire : cette fois, on sent l'irritation chez les Hollandais, qui sont le peuple le plus patient de la terre. Qu'en sortira-t-il ? Une belle note, de belles excuses de l'Allemagne. Le *Telegraaf*, qui ne mâche jamais ses mots, traduit ainsi le *quousque tandem* qui nous vient immédiatement à l'esprit :

16 Maart.

Medea.
Katwijk.
Artemis.
Tubantia.Torpiller,
Enquêteur,
S'excuser,
Torpiller,
Enquêteur,
S'excuser,
Torpiller,
Enquêteur,
S'excuser.Si cette histoire vous embête...
Nous allons la recommencer !..

Un jeune Hollandais, âgé de dix-huit ans, étudiant à l'Université de Berlin, fut gagné là-bas,

lors de la déclaration de guerre, par l'ivresse belliqueuse qui s'empara de toute la population.

Il voulut « meedoor », s'engager, écrivit à sa mère à ce sujet. Malgré l'opposition qu'il rencontra, le jeune Hollandais s'enrôla sous le drapeau noir et blanc. Il fut jeté avec tant d'autres sur l'Yser (fin octobre 1914), où Belges et Français firent de si terribles hécatombes. Puis il fut envoyé sur le front oriental. Après onze mois, désespéré, les nerfs détraqués, il réussit à envoyer un émissaire en Hollande, auprès de ses parents, pour leur demander de mettre en œuvre les influences dont ils disposent pour réussir à le faire libérer.

La mère, ayant écrit à Berlin, officiellement, reçut il y a quelques jours, la sèche et terrible réponse que voici : « Geschossen wegen Feigheit » ; Fusillé pour cause de lâcheté !

Claude Borain.

Le faux nez

La presse allemande reproduit, avec une satisfaction visible et une mauvaïse foi admirable, la lettre d'un soi-disant Américain adressée à une dame de Roumanie. Au dire des feuilles berlinoises, cette lettre aurait paru dans un journal roumain, ce qui nous force à nous rappeler que l'Allemagne a acheté ou fondé onze feuilles, seulement à Bucarest, qui se publient en roumain et en... français !

Mais voici le texte : il ne porte ni date ni signature :

« Winchendon (Massachusetts).

» Chère madame,

» J'ai été très heureux de recevoir votre lettre et j'ai beaucoup goûté votre charmante ironie au sujet de ma façon américaine de comprendre les difficultés de votre pays.

» Or, dans ma lettre antérieure, j'avais précisément entrepris de vous faire voir les courants d'opinion qui se produisent ici parmi ceux qui se font l'illusion de juger la situation internationale sans parti pris.

» Cette partie des Etats-Unis ne reçoit ses informations que d'une presse complètement asservie à la finance de New-York, étroitement liée avec celle de Londres, de sorte que la presse de New-York et de Boston ne donne à ses lecteurs que ce que Londres veut bien lui permettre.

» Nous avons donc eu, pendant toute une année, seulement des informations tronquées ou falsifiées. Mais nous nous sommes révoltés et nous apprenons maintenant quelle est l'exacte situation.

» Le grand emprunt anglo-français, lancé ici, n'eut pas de succès (1) : la raison est qu'on commença à croire que l'Entente est battue et bien battue (1). Votre dernière lettre, bien qu'expédiée par le bateau *Frédéric-VIII*, prit la route de Londres, où elle fut ouverte. On avait effacé avec un crayon bleu le nom du bateau sur l'enveloppe. J'en suis fort étonné, car cela voudrait dire que l'Angleterre contrôle le service postal roumain... »

Notez la perfidie de la fin.

Les journaux d'outre-Rhin qui publient cette étonnante — et véridique — missive ont trouvé un titre magnifique pour le sujet : « Comment les neutres sont « travaillés » ».

Une exploitation anglaise
de mines de fer norvégiennes

LONDRES. — On mande de Christiania à la *Morning Post* :

« La Compagnie anglaise qui possède les importantes mines de fer de Dunderlandsdal, dans la province de Helgeland, près de la frontière suédoise, où de sérieuses opérations ont été commencées depuis plusieurs années, puis suspendues, va reprendre l'exploitation de ces mines dans le but de produire quotidiennement 500 tonnes de minerai. La Compagnie, dit-on, a l'intention d'exécuter de nouveaux travaux dans le port de Gulsmedvik et de construire un chemin de fer qui partira de cet endroit pour aboutir aux mines. Le tout serait terminé au printemps prochain. »

Fruit laxatif contre
CONSTIPATION
Embarras gastrique et intestinal
TAMAR INDIEN GRILLON
13, rue Pavée, Paris

nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Ayuntamiento de Madrid

LES «TOURNEURS»

C'était un rassemblement énorme qui, à quelques pas des grands boulevards, s'étendait sur tout le trottoir.

De loin, on pouvait croire que tous ces gens à mine inquiète attendaient un tramway. Mais non, nulle pancarte n'annonçait un arrêt, et d'ailleurs les lourdes voitures se succédaient sans qu'aucun des assistants se précipitât pour y prendre place.

Alors, curieux de cette foule dont l'existence même semblait ignorée des agents, je me rapprochai — en dilettante.

Il y avait là, réunis pêle-mêle, des femmes en toilettes excentriques et des hommes au visage glabre, et puis, derrière ces gens qui discutaient, d'autres installés à la terrasse d'un petit café qui regorgeait de monde.

De temps à autre, une fiche à la main, un homme sortait de la brasserie et, de façon à être entendu du groupe entier, il criait une phrase incompréhensible pour moi :

— J'ai encore besoin de sept seigneurs et de deux princesses...

— Je voudrais un chauffeur d'automobile qui sût nager...

— Y a-t-il parmi vous une bonne danseuse qui consente à tomber de cheval ?

En quel monde étais-je subitement transporté, mon Dieu ? Et j'allais chercher à me renseigner quand un petit bonhomme se rapprocha de moi. Il était coiffé d'une casquette cycliste et vêtu d'un veston qui n'avait plus de taches parce qu'il n'en formait qu'une seule. Il me prit sans doute pour un de ses collègues, car, sans façon, il s'adressa à moi :

— Non, mais qu'est-ce que t'aurais fait à ma place ? « Il » m'offre d'aller demain après-midi à Vincennes pour faire une soirée... J'ai déjà trois francs de location d'habit, tu avoueras que c'est pas acceptable...

Je comprenais de moins en moins lorsque j'aperçus tout à coup, au milieu de la foule, un visage de connaissance, un camarade à moi qui jouait la comédie il y a quelques années dans un petit théâtre à côté. Et comme je lui serrai la main :

— Ah ! mon pauvre vieux ! Si c'est pas malheureux d'en être arrivé là ! Il a fallu la guerre ! Tu sais si, « avant », je criais après le cinéma, eh bien ! aujourd'hui, je t'avoue que s'il n'existait pas je ne sais vraiment ce que je pourrais faire...

— Alors, lui dis-je, tous ces gens sont des artistes de ci... ?

— Parfaitement, tous les soirs, vers six heures, c'est ici le rendez-vous des « tourneurs », comme on nous appelle. Dès que nous avons terminé la séance de l'après-midi, nous sautons dans le métro pour venir assurer notre journée du lendemain ; un vrai marché, quoi !..

Mais un metteur en scène venait de sortir du petit café, mon compagnon s'écarta pour se rapprocher de lui et pour mieux l'écouter ; il revint au bout d'un instant :

— C'est pour faire la Bataille de la Marne, il a besoin de cinquante soldats... mais je ne veux pas y aller ; j'ai été réformé comme adjudant, jamais je ne consentirai à redevenir « simple bibi de deuxième classe »... On a son amour-propre... Mais nous sommes là debout à bavarder, entrons donc au café, tu accepteras bien quelque chose...

Dans une atmosphère épaisse de fumée, parmi des odeurs d'apéritifs, les consommateurs sont pressés les uns contre les autres. Tableau pittoresque : morne et grave, un clown bavarde à voix basse avec une impératrice ; plus loin, le roi des détectives veut à toute force payer le café-crème du chef de la bande de La Main qui écrase, et Louis XIV parle familièrement à Charlemagne : union sacrée...

Et puis deux petites femmes discutent chiffons et déplorent le prix du beurre entre deux phrases sur le Grand Art...

...Mais quelques instants plus tard, lorsque j'assistai dans le petit cinéma de mon quartier aux fastes d'une soirée qui se déroulait sur l'écran, je ne pus me défendre d'évoquer la vie de tous ces invités et de ces danseurs qui semblaient heureux et insouciant en passant sous nos yeux. Et, devant l'existence difficile de la guerre, je songai combien méritoires sont ces artistes qui savent farder leurs soucis comme leur visage pour nous intéresser, pour nous distraire, en un mot pour nous faire tenir — jusqu'au bout !

Emmanuel Sheridan.

C'est après-demain que Lombard-Laborde-Garfunkel et Cie passeront en conseil de guerre

L'accusation --- Les charges --- La physionomie des prévenus.

Après une instruction qui n'a pas duré moins de six mois, le docteur Lombard et ses complices vont donc comparaître devant la justice militaire. Il convient de louer le capitaine Bouchardon, rapporteur près le troisième conseil de guerre, pour la conscience avec laquelle il s'est efforcé de rechercher toutes les culpabilités, malgré certaines interventions qui faillirent, dit-on, provoquer des incidents entre l'autorité civile et l'autorité militaire.

Dans cette scandaleuse affaire de réformes frauduleuses, quarante-sept inculpés sont déferés au troisième conseil de guerre, présidé par le colonel Favart. Les débats s'ouvriront jeudi à midi et dureront une vingtaine d'audiences. Les prévenus, en raison des charges relevées contre eux, forment trois groupes : les corrupteurs, les intermédiaires et les bénéficiaires. Mais, pour la compréhension exacte des faits, il est nécessaire d'exposer succinctement l'accusation, dès la genèse du scandale.

Au mois d'août 1915, lors des premières permissions accordées aux soldats du front, un certain nombre de ceux-ci apprirent qu'il était possible de se faire admettre indéfiniment dans quelques-uns des hôpitaux de Paris, grâce à une « combinaison ». Ils s'adressèrent au docteur Lombard, 11, rue de Cluny. En septembre, l'adjudant Ménard, du 82^e territorial d'infanterie, au cours d'une permission de six jours, fut mis au courant des agissements de l'agence Lombard.

Indigné, l'adjudant Ménard, qui venait de passer plus d'une année sur le front, avisa la Sûreté générale. L'autorité militaire informée, chargea Ménard de s'aboucher avec le docteur Lombard. Le 16 septembre, il eut une première entrevue avec Lombard, qui accueillit sans défiance la demande d'hospitalisation. Il remit à l'adjudant une carte de visite pour le docteur Saint-Maurice, lequel était chargé de la délivrance du certificat médical. M. Ménard se rendit chez le docteur Saint-Maurice, 25, rue du Vieux-Colombier. Celui-ci, au vu de la carte de visite, rédigea un certificat attestant que l'adjudant était atteint d'une affection intestinale chronique. Et il ajouta, sans même avoir regardé le faux malade : « M. Ménard doit être hospitalisé. » L'adjudant paya vingt francs et revint rue de Cluny avec le précieux papier, le « sésame... » des hôpitaux de Lombard.

Il fut reçu par le secrétaire de Lombard, René Du Bosq, soldat-secrétaire à l'état-major de la Place.

— Ça va bien, dit Du Bosq, en prenant le certificat, venez demain matin, à 8 heures, je vous conduirai aux Invalides.

Exact au rendez-vous, l'adjudant se rencontra avec deux autres militaires. Ils montèrent en taxi, avec Du Bosq. Aux Invalides, le secrétaire de Lombard les fit attendre sous la voûte. Après une absence d'un quart d'heure, il vint leur déclarer :

— C'est le médecin-chef qui passe la visite, il n'y a rien à faire; nous reviendrons à deux heures, ce sera un ami...

Il en fut ainsi, et, sans visite, le certificat d'hospitalisation fut délivré par le secrétaire d'état-major Pierron.

Et, comme l'adjudant Ménard demandait ce qu'il devait, Du Bosq lui dit : « Donne cent francs et tu remettras cent francs à Lombard pour ses hôpitaux. »

Les arrestations

Le 21 septembre, l'adjudant était hospitalisé à Villemin-38, dont le docteur Lombard était le médecin-chef. Son admission était faite par le docteur Saint-Maurice. Telle était la manière de procéder de l'agence Lombard et consorts. L'adjudant Ménard constata que Villemin-38 ne comptait que des malades recrutés à l'aide de certificats de complaisance.

Des inspecteurs de la Sûreté générale, qui avaient suivi tout le manège, avaient pu s'assurer du fonctionnement et de l'organisation de cette agence de réforme et d'hospitalisation.

Je n'entrerai pas dans le menu détail des opérations de la bande, deux volumes in-18 n'y suffiraient pas. Je me bornerai à retracer les agissements des premiers rôles, les intermédiaires et les bénéficiaires n'étant que de pâles comparses.

Le 6 octobre, le commissaire Dhuberi transmettait le résultat de ses investigations. Deux jours plus tard, le gouverneur militaire de Paris ordonnait une information contre Lombard, Saint-Maurice, Laborde, Du Bosq, Pierron et leurs complices, sous l'inculpation de faux, usage de faux, corruption et complicité.

Le capitaine rapporteur Bouchardon, chargé de l'instruction, établit qu'une véritable fabrique de faux fonctionnait aux bureaux médicaux des Invalides. Les signatures des médecins-majors étaient imitées sur les certificats permettant de transfor-

mer les permissionnaires du front en malades hospitalisés dans les établissements dirigés par Lombard, et ce moyennant finances. Là, l'hospitalisation pouvait se transformer en réforme, grâce à la complicité du docteur Laborde, médecin-major opérant dans les commissions spéciales. Ce n'était qu'une question de prix.

Ainsi orientée, l'information devait découvrir tous les coupables, et les arrestations se succédèrent. Il en fut opéré 34, du 12 octobre au 1^{er} novembre.

Les premiers rôles

Lombard, l'âme de cette scandaleuse affaire, est originaire de l'Oise. Ancien élève de l'Ecole Normale de Versailles il n'a obtenu qu'un diplôme d'officier de santé qu'il fit transformer en celui de docteur en médecine, en vertu de la loi de 1892,



Dr LOMBARD
(Phot. Henri Manuel.)

sans jamais avoir exercé la médecine. En 1905, il fonda un « Institut des Hautes-Etudes », rue de Cluny, où il prépara des élèves au baccalauréat et au doctorat en médecine. Entre temps, il trafiquait de tout un peu. La politique le tentant, il vint s'installer dans le canton d'Ivry, où il patronna toutes les sociétés locales pour se faire une popularité. Après avoir été conseiller municipal à Ivry, il devint conseiller d'arrondissement, et au moment de la mobilisation, il présidait cette assemblée. Se souvenant qu'il a, sinon les capacités, du moins le titre de docteur en médecine, il réussit, en faisant appel à ses amis politiques, à être admis dans quatre hôpitaux Villemin. Enfin, il devint médecin-chef de deux des établissements : 27 et 38. Sacré ainsi grand personnage, le docteur Lombard ne roule plus qu'en automobile, et il possède une maison civile représentée par le papetier Nuens, et une maison militaire que dirige René Du Bosq. Sa physionomie ne serait pas complète sans le portrait de son secrétaire Du Bosq. Caisier à la Belle Jardinière, ancien conseiller municipal de Vitry, René Du Bosq avait contracté un engagement à la 22^e section d'infirmiers, le 13 octobre 1914, mais, en réalité, il était détaché au service du docteur Lombard, où il exerçait à la fin les fonctions de secrétaire, portier, homme de confiance, en un mot de factotum. Débrouillard, actif, il avait flairé la catastrophe. Soigneusement, il avait noté les opérations du « patron ». En Du Bosq, le capitaine rapporteur rencontra un précieux auxiliaire.

Le docteur Saint-Maurice, l'homme-lige de Lombard, est un mulâtre martiniquais. Il a fait ses études médicales à Paris, et, après la catastrophe du mont Pelé, est venu s'installer à Notre-Dame-de-Liesse, près de Laon, qu'il quitta chassé par l'invasion allemande. Réfugié à Châteauroux, pays de sa femme, une annonce de journal le mit en relations avec Lombard. Il vint à Paris et prit possession d'un appartement, 25, rue du Vieux-Colombier, mis à sa disposition par le conseiller d'arrondissement. Ce dernier lui fit installer un cabinet de consultation chez un de ses amis, à Vitry. Bon médecin, il ne tarda pas à acquérir une excellente réputation et, dans la localité, il n'y a qu'un cri pour le défendre; on le dit victime de Lombard.

Bien autrement coupables sont les agissements du docteur Fortuné Laborde, aide-major de 1^{re} classe. S'il n'a joué aucun rôle dans les hospitalisations, par contre il a été le grand dispensateur des réformes frauduleuses ou des affectations dans l'auxiliaire.

On se demande par quelles influences ce médecin de quartier sans grand bagage scientifique a pu, à l'âge de trente-sept ans, obtenir la croix de la Légion d'honneur. Marié, il délaisse son foyer pour mener une existence de bohème, sans oublier cependant de soigner ses hautes relations politiques et sa parenté avec un ancien ministre.

Mobilisé à Toul, son chef ne cache pas sa surprise en apprenant que ce médiocre médecin est désigné pour la 3^e commission de la Place de Paris, alors qu'il aurait dû être le dernier à bénéficier d'une faveur. La violence de langage de Laborde nous réserve sans doute de surprises au cours des débats.

L'agence Lombard, qui fonctionnait dès décembre 1914, avait pris une plus grande extension par suite de complicités nouvelles. Les opérations étaient fructueuses, mais avec les gros bénéfices vinrent les gros risques...

Garfunkel - Frégoli

Garfunkel, qui se tenait dans la coulisse, ayant appris, par ses relations dans les hautes sphères politico-policières, que la « combinaison » était éventée, accourut rue de Cluny dire à Lombard : « Prenez garde, casse-cou... le scandale est inévitable; vous avez agi comme un épiciériste qui vend sa marchandise! » Et il prépara sa fuite. C'est encore Du Bosq qui révéla au capitaine Bouchardon l'existence de Garfunkel.

Nous venons de voir apparaître un étrange personnage que l'on peut s'étonner à bon droit, en raison de son passé, de ne pas voir jouer le premier rôle dans cette affaire. Je veux parler de Garfunkel.

Fils d'un petit horloger de la Lithuanie, Itska Garfunkel quittait son pays natal, il y a une trentaine d'années, et venait s'échouer à Paris. Dénué de toute conscience, être parfaitement amoral, doué de puissantes facultés d'assimilation, Garfunkel se donna tour à tour comme inventeur, chimiste et même alchimiste — il fut le précurseur du célèbre Lemoine pour la fabrication du diamant par un procédé de... prestidigitation — mandoliniste dans les cabarets artistiques.

S'acoquinant avec les pires individus, Garfunkel se rendit complice de malfaiteurs qui, en mars 1903, à Puteaux, dévalisèrent un garçon de recettes. Condamné à quatre ans de prison, il vit sa peine réduite à deux ans. Après sa villégiature à la Maison centrale, Garfunkel réapparait à Paris en 1906, en qualité d'indicateur de la police. Malgré la flétrissure de sa condamnation, il eut pour témoins à son mariage, en 1908, un avocat et un inspecteur principal de la police parisienne! Mais quelles influences valurent à ce repris de justice sa réhabilitation?... Enfin, l'arrêté d'expulsion pris contre lui est définitivement rapporté, et un décret de naturalisation transforme le juif polonais Garfunkel en citoyen français. A dater de ce moment, il se mue en « docteur Georges ». Il est nommé officier d'académie; Lombard lui accorde la médaille d'or de l'Encouragement au bien, etc.

C'est maintenant un personnage. Des hommes politiques, sénateurs, députés, magistrats, fonctionnaires de la police, fréquentent son salon, car Garfunkel possède un train de maison, il a une automobile et chauffeur; un secrétaire et une dactylographe prennent souci de sa correspondance, puisqu'en dépit de son vernis mondain, le Polonais est resté illettré. Pour ébaubir ses nombreux visiteurs, il se fait téléphoner par un journaliste — il possède lui-même le coupe-file d'un grand quotidien; — et il brasse des affaires louches qui emplissent son coffre-fort. C'est Garfunkel qui, le 30 août 1915, amène chez Lombard l'inculpé Mau-mau pour lequel on établit le premier faux certificat. C'est ensuite son ami Gaston Lévy, confectionneur rue d'Aboukir, qui lui verse 15.000 fr. pour sa réforme. Puis sonne l'heure du châtiment. C'est alors la fuite rocambolesque à travers la Suisse. Garfunkel, nouveau Frégoli, échappe durant deux mois aux policiers. C'est ensuite la comédie de l'extradition. Mais force reste à la loi, et Garfunkel va prendre place sur les mêmes bancs que ses complices. Garfunkel, Lombard et Laborde sont bien dignes l'un de l'autre.

Ils ne désespèrent pas que l'intervention en haut lieu de leurs puissants amis ne leur vaille une indulgente application des lois.

Mais la parole est aux juges militaires.

Alfred Bougenier.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA CACHETTE

Aux portes de la ville, dans son jardin, l'Arménien Aslan travaillait, quand une rumeur grandit.

— Malheur à nous ! cria quelqu'un. Les Russes ont battu les Turcs, ils viennent... Mais, avant qu'ils n'arrivent, le chef turc a ordonné de chasser hors de la ville toute la jeunesse arménienne vers les montagnes où leurs hordes attendent nos garçons et nos filles pour les exterminer...

De désespoir, Aslan joignait les mains.

— Ma fille !... s'exclama-t-il.

A son tour, il courait vers la maison où la brune Zaidette, aux yeux noirs et au pur visage, était restée seule, sans défense.

Mais il sentit ses jambes trembler en voyant la porte enfoncée... La maison était vide, Zaidette disparue.

Le chef turc Mourtoul l'avait emmenée, renseigna un voisin, il n'y avait pas encore longtemps.

En dépit des horions de la soldatesque, Aslan se précipita. Mourtoul était devant sa demeure, ceinturé de son sabre, sa grosse figure animée et féroce.

— Ma fille, seigneur !... ma Zaidette !

Aslan se traînait aux genoux du chef. Ses larmes, sous ses paupières ridées, arrosaient sa vieille barbe grise.

Mourtoul, avec mépris, le regardait :

— Ah ! c'est à toi, cette jolie Zaidette ?

— Par grâce, seigneur, rendez-la-moi !

Mourtoul se mit à rire.

— Elle est en sûreté chez moi... Demain, si tu veux, je te la rendrai.

— Tout de suite, seigneur, je vous en prie... que je la voie, que je l'emmène !...

— C'est un beau brin de rosier, ta Zaidette... Demain matin, tu pourras venir la chercher.

— Alors, seigneur, dit Aslan qui, plein d'horreur, avait compris, dans ce cas il vaudrait mieux la chasser avec les autres dans les montagnes ou lui plonger votre sabre dans la poitrine...

— Prends garde, dit l'autre, que je te prenne au mot !

— Eh bien ! envoyez-moi dans la montagne à sa place... mais rendez-la-moi, ma Zaidette !

Le Turc haussait les épaules.

Pourtant, obéissant peut-être à quelque arrière-pensée ou touché malgré tout par les pleurs du vieillard, il semblait réfléchir. Et, se ravisant brusquement :

— Soit, je vais te la rendre, mais à une condition...

— Tout mon bien, offrit Aslan.

— Ton bien, qu'en ferais-je ? Il ne tiendrait pas tout entier dans le creux d'une sébille.

— Ma vie, si vous la voulez !...

— Elle ne vaut pas la coque d'une noisette creuse... Promets-moi seulement, en retour, de m'accorder la première chose que je te demanderai, quelle qu'elle soit...

— Seigneur, je vous le promets...

Heureux du facile marché, Aslan se hâta de ramener Zaidette éplorée dans sa maison, où ils s'enfermèrent.

Le lendemain, un calme de mort régnait sur la ville close. Mais, le second jour, au matin, des coups de fusil réveillèrent Aslan. Les Russes cernaient la ville où, seul, restait Mourtoul avec son arrière-garde.

Et ce fut de nouveau le tumulte, un bruit de massacre et de poursuites. Tout à coup, à la porte d'Aslan, on frappa.

— Ouvrez, vieillard, ouvrez vite !

C'était Mourtoul, sans armes et essoufflé.

Aslan avait ouvert.

— Mes soldats sont tués, les Russes gardent toutes les issues et me cherchent... Tu m'as promis, vieillard, de m'accorder la première chose que je te demanderais... Eh bien ! cache-moi... cache-moi... Tu sais, tu as juré !...

— C'est vrai, dit Aslan, j'ai promis... Je tiendrai ma promesse.

Dans la cour, derrière la maison, il désigna un puits.

— Il est à sec, observa-t-il. Avec cette échelle, vous pouvez descendre... Je la retirerai ensuite. Les Russes n'y viendront pas voir. Je n'ai pas ici d'autre cachette...

Le bruit des patrouilles, dans la rue, décida Mourtoul, qui descendit.

— Vous y êtes, seigneur ? demanda Aslan.

— J'y suis, fit une voix étouffée, tu peux retirer l'échelle.

Et Aslan la remonta. Un sourire étrange découvrait ses dents jaunes ; et, de satisfaction, l'échelle reposée le long du mur, il tirait sur sa barbe grise.

— J'avais promis... Comment faire autrement ?

Le lendemain seulement, il revint au puits.

— Seigneur, appela-t-il, êtes-vous là ?

— Où serais-je, imbécile ! Mais descends vite une gourde d'eau, je meurs de soif, et un pain, car j'ai faim... Jette-moi aussi un bâton pour me défendre contre les rats qui me dévorent tout vif...

— Seigneur, dit alors Aslan, je vous ai promis la première chose que vous me demanderiez... Ainsi, je vous ai caché, selon votre désir... Mais je ne vous ai pas promis de vous donner à manger ni à boire, ni de vous défendre contre les rats...

— Chien, descends l'échelle, alors, que je remonte !

— J'ai promis de vous cacher, restez caché, Seigneur... Ce ne serait pas prudent. Les Russes, pour venger les Arméniens, ne font pas de quartier.

Du puits profond, la voix exaspérée s'élevait encore, mais Aslan s'était éloigné.

Il attendit un nouveau jour avant de revenir.

Dans l'ombre, une plainte s'exhalait, mais si faible, cette fois, qu'Aslan la distinguait à peine.

— Il l'a voulu, qu'y faire ?

Enfin, le jour suivant, en se penchant, il n'entendit plus rien. Du trou, une odeur fétide commençait à monter.

— Les rats l'auront mangé ou il est mort de faim...

Alors Aslan, posément, ferma le puits avec des planches qu'il couvrit de grosses pierres. Puis, débonnaire, il revint à sa porte voir défiler les Russes, à qui Zaidette, souriante, offrait du miel pour mettre sur leur pain noir.

Henry Fèvre.

Une robe de jeune fille

Les robes extrêmement simples sont plus que jamais de mise, et, comme beaucoup de modèles actuels sont souvent un peu trop chargés de bouillonnés, de drapés et de volants, les femmes qui veulent de la simplicité aimeront toutes cette robe très chic par son absence de toute garniture.

Jeunes femmes et jeunes filles voudront porter, pour le dîner — car il faut quand même revêtir à l'heure du dîner une robe fraîche et seyante — cette toilette de taffetas tramé d'argent. C'est une des nouveautés de la saison que ce tissu qui a toute la légèreté du taffetas et tout le reflet métallique des beaux damas et des lamés d'argent ou d'or. La jupe ronde est froncée sur les hanches par deux biais de soie vieux bleu, le même lien vieux bleu borde l'échancrure du décolleté et serre les manches au-dessus du coude. Il se retrouve à la ceinture fixant un gentil petit mouvement de basque froncée. Le même modèle en tulle, en mousseline de communiant ou en organdi fera une jolie robe d'été.



Robe de taffetas blanc d'argent.

Jeanne Farmant.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Nous avons reçu de M. G. H... la somme de 5 francs. Nos remerciements.

"Excelsior" sur le front

M. Marcel V..., 10^e batterie, 5^e d'artillerie, nous adresse la lettre suivante :

Je viens vous adresser mes bien vifs remerciements et ceux de mes camarades de l'envoi si régulier, chaque semaine, des numéros d'Excelsior.

Nous recevons vos journaux avec grand plaisir, car leur lecture nous procure toujours quelques instants de distraction et de détente morale, ce qui est très appréciable ici, où les heures nous semblent parfois si monotones et si longues à s'écouler.

Veuillez recevoir, cher monsieur l'administrateur, l'expression de nos sentiments bien reconnaissants.

Tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

La littérature aux armées

Nous complétons par ces quelques lettres encore l'enquête que nous ouvrimmes naguère sur les préoccupations littéraires de nos écrivains actuellement sous les drapeaux.

Voici la réponse du capitaine d'artillerie Gabriel Trarieux :

Mes projets ? J'ignore si j'ai des projets. Le théâtre est pour moi bien lointain, et il n'est qu'une pièce qui compte... *Gœthe* et *Sieyès*, en des temps troublés, ont dit : « Je vis. » Je dirai comme eux. Il me semble que je vis avec force. Je prends, par habitude, un tas de notes. En tirerai-je un jour quelque livre ? Je l'ignore. C'est si peu important ! Ce qui l'est prodigieusement, c'est d'agir, de comprendre ce qui se passe, et d'être prêt, après cette action, à celles qui s'imposeront par la suite. Car j'espère bien, n'est-ce pas ? que ceux d'entre nous qui éviteront la bonne mort rentreront plus tard dans une vie nouvelle. Ou ce ne serait pas la peine... Quant à mes impressions de guerre, elles se résument en un mot : la guerre fait admettre la mort. C'est un immense événement mystique... Nous parlerons des conséquences quand nous en aurons le loisir.

Du caporal J.-M. Simon :

J'espère :

1^o Mettre au point et publier un *Glossaire du parler solognot*, qui m'a demandé déjà plus de douze années de patientes recherches ;

2^o Un recueil de mes *Chansons solognotes*, en « parler » de Solognot ;

3^o Un recueil de *Contes solognotes* ;

4^o Un ouvrage de droit sur l'organisation politique nouvelle à donner à la France.

Et voilà pour le plus pressé... Mais, dit le proverbe, l'homme propose... et, par ici, « l'avenir n'est à personne ».

De M. André Dupont, zouave jusqu'à la paix :

Faites un roi maintenant que vous avez fait la paix et la Saison des balles, moroses souvenirs de guerre au fiel et au miel seront les deux premiers ouvrages que je retaperai, la guerre révolue, si cette dernière a bien voulu me laisser mes bras.

M. G. Meaux établit une distinction curieuse entre la littérature du poilu et la littérature du chef. La thèse est intéressante, d'autant qu'elle est exposée avec franchise, et d'ailleurs sans acrimonie :

Merci pour votre bonne pensée, mais, réellement, nous sommes attristés par cette littérature nouvelle qu'a fait naître la guerre, cette littérature banale, sans goût, qui raconte les hauts faits de nos hommes.

Il faudrait en sortir, quelque chose dans le genre des « impressions » du comte Tolstoï.

On voit trop la guerre par l'œil de l'âme du poilu. C'est terre-à-terre (avec des mots innocents et sublimes).

J'en juge peut-être ainsi parce que je vis au milieu d'eux et que rien d'ici n'a de secret pour moi. Les chefs ne peuvent pas parler, ni voir et juger comme les hommes. Et c'est cela qui n'a pas encore paru, qui n'a pas été dit.

Actuellement on écrit en style de poilu, ou les poilus écrivent seuls. Il faut croire que les chefs se réservent pour après, pour quand ils pourront parler. J'ai l'intention de faire comme eux. Le poilu n'a vu que le sillon, la tranchée, au fond desquels il s'est battu. Il a tout ignoré de l'angoisse des situations. Et c'est là que fut le vrai drame émouvant de la guerre. Le jour où cela pourra être dit, après avoir découvert l'âme des poilus, on découvrira celle des chefs — et je crois qu'on vivra une face du drame autrement poignante et haute.

De M. Georges de Wissant, au front :

En réponse à votre aimable circulaire m'interrogeant sur mes projets, j'ai le plaisir de vous faire connaître que l'un d'eux s'est réalisé sous forme d'un roman que j'ai achevé récemment : *la Patrie les avait appelés*... Il ne prendra une forme imprimée qu'après la guerre. Plusieurs de mes nouvelles viennent de paraître dans les *Contes véridiques des Tranchées* et les *Nouveaux Contes véridiques des Tranchées*, sortis récemment de chez Lemerre. Quant aux autres projets, je n'en ai point d'autres que l'espérance d'une paix prochaine et victorieuse qui nous permettra d'en avoir de réalisables.

M. Gabriel Reuillard (S. P. 81) a la sage philosophie du guerrier : il bâtit son rêve au jour le jour. Pourtant il ne se retient pas d'imaginer l'avenir de paix et les travaux de longue haleine. Aussi nous écrit-il de la tranchée :

Ici, dois-je vous le dire, on n'ose point trop bâtir pour demain. J'ai donc essayé de bâtir au jour le jour, ce qui, déjà, suppose un peu de présomption. Dans le *Flambeau*, dans les *Hommes du Jour*, dans le *Bonnet rouge* et dans la *France*, j'ai publié (et je continue à publier dans les deux derniers) des impressions de combattant.

Au retour, s'il y a un retour pour moi, je réunirai en volume ces impressions, je fonderai un « pamphlet » hebdomadaire, je prendrai la rédaction en chef d'un quotidien qui sera établi en communauté, et, enfin, je continuerai, j'espère, mes collaborations régulières d'avant la guerre.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

TRIBUNAUX

Les vols à Chalais-Meudon

Le 26 août dernier, le conseil de guerre condamnait le sergent Saulquin à cinq ans de réclusion, et le soldat magasinier Moulin, à cinq ans d'emprisonnement, pour des vols commis au parc aérostatique de Chalais-Meudon. Antérieurement, le soldat Moulin avait été condamné à deux mois de prison pour les mêmes faits, et le caporal Pale s'était vu infliger quinze jours d'emprisonnement.

L'enquête révéla que les magasins de Chalais-Meudon étaient littéralement mis au pillage. Dès les premiers jours de décembre 1914, le capitaine gestionnaire Adam avait signalé les vols commis, mais aucune sanction n'était intervenue. Il ne fallut rien moins que de multiples dénonciations pour mettre fin à cet éhonté pillage.

Le sergent Saulquin, si durement frappé, demanda à être envoyé au front, et, pour mériter cette faveur, dénonça les recéleurs : la femme Moulin, son beau-père, Lechanteux, et Louis Pale, frère du caporal.

Les coupables comparaissaient, hier, devant le deuxième conseil de guerre. Après un sévère réquisitoire du capitaine Albert Montel, commissaire du gouvernement, et les plaidoiries de M^{re} Maria Vêrone, Lhermitte, Emile Michon, Gauniche et Gévin-Cassal, le conseil a condamné : le magasinier Moulin, à cinq ans de réclusion avec confusion ; la femme Moulin, à trois mois de prison ; le caporal Pale, à trois ans de prison avec confusion. Lechanteux et Louis Pale ont été acquittés.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Renvoi aux assises

Jules More, cinquante-deux ans, fondé de pouvoirs de M. Picot, agent de change, avait, en vingt ans, détourné, au préjudice de son patron, 886.000 francs. Par ordonnance de M. Gilbert, juge d'instruction, il est renvoyé devant les assises, sous l'inculpation d'abus de confiance. Il n'aura à répondre que du détournement d'une somme de 200.000 francs, le reste étant couvert par la prescription. Jules More sera assisté de M^{re} Anquetin.

Faits divers

PARIS

Accident au Métropolitain

Hier matin, le nommé Jean Ferrer, vingt-deux ans, demeurant 38, boulevard de la Chapelle, ayant voulu monter dans un train en marche, à la station de l'Etoile du Métropolitain, est tombé sur le quai et s'est fracturé le crâne. Le malheureux a été transporté à l'hôpital Beaujon.

DÉPARTEMENTS

Une explosion à Agen

Une explosion, provoquée par un engin déposé devant le café Prana, rue Emile-Santini, à Agen, s'est produite, l'autre nuit, vers une heure. Les dégâts sont purement matériels.

Deux enfants tués par une bombe non explosée

Les petits Arnould et Bourey, âgés d'une dizaine d'années et demeurant à Laneuvelot, près de Nancy, avaient trouvé, dans un pré, une bombe non explosée qu'un « taube », dit-on, avait lancée lundi dernier.

Les imprudents gamins jouèrent avec le redoutable engin, qui fit explosion. Le petit Arnould fut tué sur le coup et le petit Bourey, qui avait eu les jambes mutilées, expira peu après.

Un meurtre à Puteaux

Dans la soirée d'hier, des passants ont découvert, à l'angle de la rue des Bas-Rogers et de la rue Victor-Hugo, à Puteaux, un homme frappé de quatorze coups de couteau, à la tête, à la poitrine et au côté gauche.

Le malheureux respirait encore, mais il succomba tandis qu'on le transportait dans un poste de police voisin.

Grâce aux papiers trouvés dans les vêtements du défunt, il a pu être identifié. C'est un nommé César Filippi, âgé de quarante-six ans, sujet italien, ferblantier, demeurant 36, rue des Bas-Rogers, à Puteaux.

L'enquête immédiatement ouverte a permis d'opérer l'arrestation du meurtrier présumé, un sujet suisse, Michaël Meuli, demeurant rue Voltaire, à Suresnes.

Cet individu, malgré les charges nombreuses relevées contre lui, proteste de son innocence. Il est gardé à la disposition de la justice.

M. Lajarrige à Lisbonne

LISBONNE. — M. Louis Lajarrige, député et conseiller municipal de Paris, de passage à Lisbonne, a été reçu par le président de la République, avec lequel il s'est longuement entretenu. Il a eu une importante conversation avec M. le ministre des Affaires étrangères.

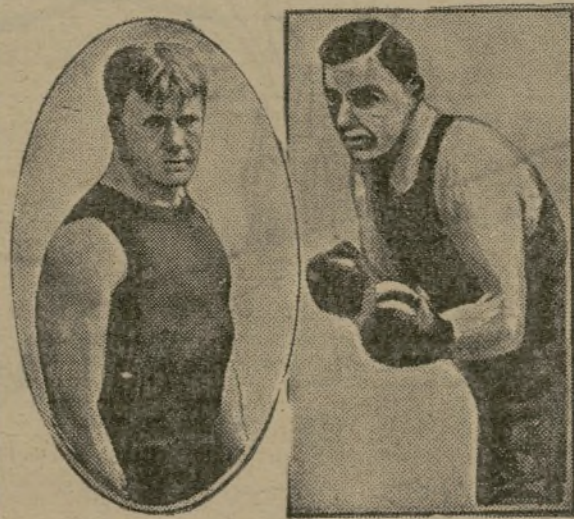
M. Louis Lajarrige se déclare enthousiasmé de l'accueil reçu et des affirmations très catégoriques qu'il a recueillies au sujet du concours à apporter aux Alliés.

Avant de repartir pour l'Espagne, M. Louis Lajarrige rendit visite à différents membres du parti socialiste et des organisations syndicalistes portugaises.

LES SPORTS

BOXE

non de l'entraîneur... s'est disputé samedi... Willard et Frank Moran. — Le match de boxe en dix rounds qui s'est disputé samedi entre Willard, le nouveau champion du monde poids lourds, et Moran s'est



FRANK MORAN

JESS WILLARD

terminé à l'avantage du premier qui a fait montre d'une supériorité évidente, mais qui cependant n'a pas réussi à mettre son adversaire knock-out.

FOOTBALL ASSOCIATION

Pour la Coupe Nationale. — Le C.A.S. Générale se rencontrera, dimanche prochain, sur son terrain, avenue Victor-Hugo, à Auteuil, avec l'A.S. Française.

Entente Suisse contre C.A.S. Générale. — En attendant cette rencontre de dimanche, l'Entente Suisse se rencontrera jeudi (Mi-Carême) sur le même terrain, à 4 heures. L'œuvre du Ballon des Soldats ne sera pas oubliée dans les recettes de ces deux rencontres.

Le retour de l'expédition Shackleton

LONDRES. — Le Times apprend de Buenos-Aires que l'Endurance est attendue à Port-Stanley (îles Falkland) où l'on compte que ce navire arrivera dans une quinzaine de jours.

La nouvelle expédition polaire de Roald Amundsen

Le correspondant à Christiania de la Morning Post mande à ce journal, 28 mars :

J'ai interviewé aujourd'hui le capitaine Roald Amundsen qui a repris ses préparatifs pour une expédition au pôle Nord, qui avaient été interrompus par la guerre. Peu de temps avant cet événement, le Storting avait voté un crédit important pour l'entreprise, mais en raison de la guerre, Amundsen ne l'avait pas accepté. Maintenant, il pense néanmoins que le moment est venu de se préparer à partir l'été prochain. Il se propose de fixer son point de départ à Point Barrow, au nord de l'Alaska, et de traverser le bassin polaire en suivant les glaces. Il ne se servira pas de son ancien bâtiment le Fram, ni d'aéroplanes, mais d'un bateau automobile d'une centaine de tonnes construit à cet effet. Il a l'intention, dans un avenir prochain, de publier un plan détaillé des pêcheries de harengs sur la côte occidentale de Norvège.

Mort d'un officier aviateur autrichien

MILAN. — On mande de Zurich au Secolo :

On télégraphie que mardi dernier le lieutenant aviateur Hans Mandl est mort au cours d'un vol dans les environs de Gorizia. Les journaux ne disent pas s'il a été précipité à terre ou s'il a été atteint par les projectiles italiens. Le lieutenant Mandl, qui était âgé de vingt-neuf ans, était peut-être le pilote autrichien le plus habile. En 1913, il effectua le fameux vol de Wiener-Neustadt à Lubiana en passant au-dessus du Semmering.

Demandez à nos épositaires ou dans nos bureaux

NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE

pour conserver notre feuilleton illustré

La Compagnie fantôme

0 fr. 10 ; par poste : 0 fr. 15.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs, aux mêmes conditions, les couvertures des derniers romans parus :

LES NAUFRAGES DE LA DORA

: : SOUS LA RAFALE : :

: : L'ENFANT DE LA GUERRE : :

: : LE SOL RECONQUIS : :

Petite gazette de la Comédie

Très belle matinée classique samedi, malheureusement donnée devant un public trop restreint. Puisque ces représentations sont supplémentaires et que Paris, en ce moment, ne renferme point une clientèle suffisante pour remplir la salle un jour de semaine — en dehors des jeudis et des matinées de gala — pourquoi ne mettrait-on pas un certain nombre de places à la disposition des élèves des écoles ? La classe de l'après-midi du samedi est souvent supprimée ; et quelle leçon de littérature vaut une représentation classique à la Comédie-Française ? Comme ils deviendraient attrayants, séduisants, vivants en un mot, les chefs-d'œuvre des dix-septième et dix-huitième siècles qui, pour la plupart de nos enfants, ne sont guère que de la matière inerte, du passé mort, bon tout au plus à fournir le sujet de monotones récitations ! La Comédie-Française, je ne le répéterai jamais assez, à une mission éducatrice à remplir. Quand ses plus éminents artistes, réveillant les créations de nos vieux maîtres, les animent de leur propre vie et leur conservent ainsi la jeunesse éternelle, il appartient à l'Administration de leur fournir un public capable de vibrer à l'unisson des comédiens.

Le spectacle de samedi était vraiment digne du plus brillant auditoire. *Phèdre* a retrouvé dans Albert Lambert fils, Paul Mounet, Silvain et Mme Louise Silvain des interprètes éloquents. Mlle Y. Ducos a gentiment détaillé le rôle d'Aricie. Mme Weber est une *Phèdre* admirable. Le personnage qu'elle nous montre est une malheureuse femme esclave de ses sentiments, incapable de réagir contre le mal affreux qui la torture ; elle inspire la pitié et non l'horreur. Au lieu de l'exaspérée et exaspérante virago, ou de la triste névrosée que quelques actrices ont voulu voir dans la *Phèdre* de Racine, Mme Weber, nous restituant la pensée véritable du créateur, en fait une victime ; je souligne le mot, parce qu'il résume entièrement et fidèlement la conception de la protagoniste. Quant à son exécution, elle est embellie par cette noblesse des attitudes et cette pureté du geste en si parfaite harmonie avec le vers du grand tragique. Ici l'union entre l'auteur et son interprète se révèle, se maintient étroite, intime, absolue ; voilà ce que j'appelle du bel art français, où la grâce impeccable des lignes et la simplicité grandiose des mouvements s'affirment sans cesse, sans jamais altérer ni même affaiblir l'ardeur de l'émotion la plus véhémente et la plus sincère.

Dans le *Jeu de l'amour et du hasard*, J. Guilhène reprenait Dorante ; il est toujours un peu menu pour le rôle qui pesait bien lourdement sur les épaules de Grand ! Dehelly rentrait en possession de Mario, tenu pendant son absence par Fresnay, puis par René Rocher ; il y est exquis et mérite bien sa part de succès à côté de Mmes Bartet et Leconte, de Berr et de Siblot.

La matinée de dimanche avait attiré un public très nombreux, bien que la composition du spectacle fût au moins... hardie ! *L'Augusta* « ferait mieux l'affiche » avec la *Figurante* ou *Boubouroche* qu'avec *Une Chaine* ou *L'Ami Fritz* ! N'importe, le résultat a été des meilleurs et les spectateurs, qui s'étaient fort divertis à la pièce bourgeoise de Scribe, ont fort goûté la capitaine poésie de *L'Augusta*, grâce surtout à l'interprétation de Mme Piérat qui reste si purement idéaliste en dépit des apparences.

Le soir, *L'Ami des Femmes*. Louis Delaunay — remplacé par Ravet dans la *Fille de Roland* et dans le *Dédale* — avait été doublé dans le rôle de des Targettes par Allieux, qui en compose une silhouette plaisante, rappelant un peu Cooper dans les « vieux beaux ». Le public fait un accueil chaleureux à l'œuvre et à ses interprètes, en particulier à Raphaël Duflos, si élégant, si alerte, si séduisant de Ryons que cela nous permet d'espérer un brillant marquis de Priola, lors de la très prochaine reprise de la comédie de M. Henri Lavedan.

Emile Mas.

Nouvelles parlementaires

La justice militaire en temps de guerre

La commission sénatoriale de l'armée, réunie hier sous la présidence de M. Clemenceau, a entendu M. Viviani, garde des Sceaux, et M. Matter, directeur de la justice militaire, représentant le ministre de la Guerre, qui lui ont fait connaître l'avis du gouvernement sur la proposition de loi votée par la Chambre et relative au fonctionnement de la justice militaire en temps de guerre.

Il faut se souvenir que, lors du débat devant la Chambre, le garde des Sceaux avait combattu certaines des dispositions adoptées et qui sont maintenant soumises à la ratification du Sénat.

La commission achèvera demain sa délibération.

NOUVELLES BREVES

ROME. — M. Raimondo Parravicini, premier secrétaire de la légation de la République Argentine auprès du Saint-Siège, vient de mourir ici des suites d'une pleurésie.

TANGER. — M. Boissonas, ministre de France, est arrivé à Tanger pour prendre possession de son poste à l'Agence de France.

L'EMBUSQUÉ, par BENJAMIN RABIER



Démasqué !...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 28 MARS 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE IV

Vive la France!

Et la douce Frau Mandel, sur le seuil de la porte, glapissait :

— Capout ! Capout !

Mais déjà la police avait envahi la maison.

Mandel, dans l'antichambre, parlementait avec elle.

Il revint dans la chambre avec deux gendarmes, auxquels il désigna Lison.

Ils la prirent chacun par un poignet, rudement, et l'entraînèrent.

Lorsqu'elle parut sur le trottoir, entre les casques à pointe, une huée formidable l'accueillit.

Des harpies lui crachèrent au visage, des voyous, se glissant entre les policiers, vinrent la frapper.

Les gendarmes la jetèrent, à moitié évanouie, dans une voiture découverte qui stationnait par hasard. Et l'équipage, secoué par la foule comme une barque sur la mer, s'en fut, au petit trot, vers le poste le plus proche.

La pauvre Lison se sentait perdue.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

CHAPITRE V

Triste voyage

Ce fut à la station de police de la gare de Francfort que les gendarmes menèrent Lison.

Ils durent la porter, inconsciente, de la voiture, jusqu'à une sorte de cachot provisoire où ils l'enfermèrent, et où il n'y avait même pas un banc pour s'asseoir.

La jeune fille demeura étendue tout de son long sur le parquet, cependant que ceux qui l'avaient conduite s'en allaient faire leur rapport.

Elle demeura sans bouger un temps fort long, qu'elle ne put pas apprécier elle-même, car, lorsqu'elle reprit quelque sentiment, la nuit était complètement venue.

Elle se dressa sur ses pieds, et vint jusqu'à un petit carreau placé au milieu de la porte, et par lequel passait le reflet d'une vague lanterne qui devait avoisiner le local où elle était enfermée.

Mais au travers de la vitre, elle ne put voir qu'un étroit couloir mal éclairé où, lourdement, montant la garde, allait et venait une sentinelle avec la baïonnette au canon de son fusil, sans doute chargé.

Lison devait demeurer là, sans que l'on s'occupe d'elle, jusqu'au lendemain vers le milieu de la matinée.

C'est alors qu'un homme galonné et portant une casquette plate vint ouvrir sa porte. Il était accompagné de quatre gendarmes armés.

On la fit sortir pour monter dans une automobile soigneusement fermée où son geôlier prit place avec elle.

L'homme savait quelques mots de français, et cependant que le véhicule roulait à toute vitesse vers une destination inconnue d'elle, il était, plai-

sant de prendre Lison par la taille et de la serrer, en riant, contre lui :

— Petit espionne française, répétait-il, petite espionne... Bientôt capout!...

Et, lâchant Lison qui se débattait, il faisait le geste de la mettre en joue avec un fusil.

Enfin ce supplice cessa pour elle. La voiture s'arrêtait.

On ouvrit la portière, elle put descendre et elle se vit dans la cour immense d'une caserne devant un groupe d'officiers qui la dévisageaient.

L'instant d'après on la faisait entrer dans un bureau rudimentairement meublé. Assis derrière la table et entouré de sous-ordres respectueux, il y avait un colonel qui fumait un gros cigare, et Lison reconnut le colonel Donnerstein, qu'elle avait vu souvent, avec sa femme, dans les salons de « Mandel et fils », lorsque celle-ci venait pour des essayages auxquels la jeune fille assistait.

Mais le colonel n'avait point l'air du tout de la reconnaître.

De suite, il interrogea brutalement Lison.

Elle dut raconter toute son histoire. Pourquoi et comment elle était venue en Allemagne, ce qu'elle y avait fait, ce qu'elle y faisait.

Elle devait parler lentement, en articulant bien les mots pour que son juge la comprenne. Le colonel Donnerstein n'était pas familiarisé avec toutes les finesses du français.

Quand elle eut fini, brusquement, il la questionna :

— Pourquoi ne me dites-vous pas que vous avez tenté de séduire Karl Mandel, le fils de votre maître, et la promesse de mariage que vous lui avez arrachée avant qu'il ne parte pour rejoindre son régiment?...

A ces mots, Lison demeura complètement stupéfaite.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre ont offert, à Buckingham Palace un thé à deux mille marins et soldats blessés. LL. MM. étaient entourées de S. M. la reine Alexandra, S. M. la reine Amélie, LL. AA. RR. la princesse Mary, la princesse royale la grande-duchesse Georges de Russie, le prince Albert, la princesse Marcel, la duchesse d'Argyll, la duchesse d'Albany, etc.

— S. A. R. le prince Pierre de Monténégro, de passage à Nice, se rend à Rome auprès de S. M. la reine d'Italie, sa sœur.

INFORMATIONS

— Le nouveau vice-roi des Indes, lord Chelmsford, a débarqué il y a deux jours à Port-Saïd, avec sa famille, et s'est rendu au Caire, où le sultan a offert un dîner en son honneur. Il a quitté l'Égypte hier par Suez pour gagner les Indes.

— Le sous-lieutenant Robert Emery de Septfontaines, du 1^{er} régiment d'infanterie, dont la famille habite Louches, près de Saint-Omer, vient d'être cité à l'ordre du jour en ces termes : « Au cours d'un violent bombardement d'obus de gros calibre qui dura plusieurs jours, et bien qu'ayant subi lui-même une très forte commotion, a conservé le commandement de sa section, et, malgré les pertes subies, l'a maintenue en main. »

Ce vaillant officier, qui est sur le front depuis le début de la guerre, a obtenu cette citation flatteuse pendant les combats de Verdun.

MARIAGES

— En l'église de Saint-Sever, et dans l'intimité, a été béni le mariage du lieutenant Jourdain de Muizon, décoré de la croix de guerre avec palme, chevalier de la Légion d'honneur, médaille de sauvetage, avec Mlle Suzanne Ressein.

Les témoins du marié étaient : M. de Monclar, son grand-oncle, et Mme des Ages, née de Muizon, sa sœur. MM. Léon Dufourc, ses oncles, assistaient la mariée.

Une délégation des blessés en traitement à la formation sanitaire de Saint-Sever est venue à la sacristie saluer les époux et leur présenter une superbe gerbe de fleurs.

NAISSANCES

Mme Robert Meunier du Houssoy, née Pracomtal, a mis au monde un fils, qui a reçu le prénom d'Alain.

— La baronne Portalis, née de La Rochebrochard, a donné le jour, à Vendôme, à un fils qui a été appelé Henri.

— Mme Jean de Swarte, femme du docteur aux armées, a mis au monde un fils, qui a reçu le prénom de Guy.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Orban, chef de l'illustre famille belge des Orban, âgé de quatre-vingt-trois ans, décédé à Liège. Quand les Allemands arrivèrent à Liège, en août 1914, il avait refusé de s'exiler, et, jusqu'au dernier moment, opposa aux envahisseurs de son pays une attitude énergique et fière ;

De Mme Léon Lhermitte, femme du peintre, décédée à Bourges ;

Du chevalier Victor de Stuers, membre des Etats généraux, ancien intendant général des beaux-arts et des sciences, décédé à La Haye âgé de soixante-deux ans ; il était le frère du chevalier de Stuers, ministre des Pays-Bas en France, correspondant de l'Institut, tous deux les fils du général chevalier de Stuers, officier de la vieille garde impériale et légataire de l'empereur Napoléon I^{er} ;

De la comtesse Raphaël Loir, née Arganet, décédée âgée de quarante-cinq ans ;

De M. Auguste Ollivier, ancien sénateur des Côtes-du-Nord, décédé en son domicile, 10, avenue Marguerite ;

De M. Piérache, sous-préfet de Semur, mobilisé, décédé à l'hôpital de Bourges ;

Du jeune Guy de Verneaux, fils du vicomte et de la feue vicomtesse, née Ratisbonne, enlevé à l'âge de quatre ans ;

De M. Jules Gravez, propriétaire de la Roseraie de l'Hay, officier de la Légion d'honneur, décédé avenue de Villars, 4 ;

Du révérend Stopford Brooke, le grand prédicateur et homme de lettres, décédé à Ewhurst ;

De Mme veuve Moysé Dreyfus, décédée en son domicile, boulevard Beauséjour, 1 ;

De Mme A.-L. Stinville, femme de l'ingénieur, décédée à Pau ;

De M. Armand Pironneau, ancien avocat à la cour d'Amiens, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de 1870-71, décédé à soixante-deux ans ;

De M. Lucien Bernel, ingénieur, mort à Paris, à quarante-quatre ans, des suites d'une maladie contractée sur le front ;

De Mlle Madeleine Trubert, sœur de M. Maurice Trubert, ancien secrétaire d'ambassade, décédée à Biarritz ;

De Mme Charles de Lacoste de Laval, infirmière des hôpitaux, décédée à cinquante ans, à Saintes ;

De Mme veuve Louise Eger, décédée à Nice, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — Après le *Juif polonais*, où se sont fait applaudir si chaleureusement M. Jean Périer et Mlle Edmée Favart et Brohly et dont la prochaine représentation est fixée à la matinée du dimanche 9 avril, l'Opéra-Comique a repris *Aphrodite*, qui sera rejouée le samedi soir 15 avril. L'œuvre somptueuse de Camille Erlanger, conduite par l'auteur, a remporté, il y a trois jours, un véritable triomphe ; devant une salle archi-comble, Mlle Marthe Chenal, splendide Chrysis, a littéralement enthousiasmé un public d'élite. Soutenue par M. Darmel, dont la voix mâle exprime puissamment la passion de Démétrios, la superbe artiste, encadrée d'une distribution neuve et d'une mise en scène ravie, a réalisé comme une création nouvelle de l'héroïne célèbre de M. Pierre Louys.

Dans les premiers jours de mai, Mlle Chenal jouera *Sapho*, dont la première sera donnée au bénéfice d'une œuvre patriotique.

Samedi 1^{er} avril, Mlle Vallin-Pardo, à la veille de partir pour l'Amérique, où l'attend un très brillant engagement, chantera *Manon* dans ce style impeccable et sûr qui lui a, rue Favart, gagné les suffrages unanimes des musiciens et du public. Pour la première fois, le nouveau décor du quatrième acte (Bailly) sera équipé devant les habitués de l'Opéra-Comique, dont le nombre s'est encore accru pendant la guerre.

C'est à la matinée du lendemain dimanche (2 avril) que Mlle Lucienne Bréval fera sa rentrée dans *Carmen* ; la grande tragédienne lyrique sera entourée de Mlle Vallin-Pardo, de MM. Darmel et Albers et de tous les artistes des nouvelles mises en scène si musicales et si lumineuses de la maison.

La direction rappelle que le gala du 12 avril, au profit des œuvres de l'armée d'Afrique, offrira au public d'atrayantes nouveautés : la reprise de *Phryné* (Mlle Mary-Dorska) ; la première de *Lumière et Papillons*, étincelant ballet de Louis Urgel, réglé par Mme Mariquita, Mlle Edmée Favart dans le premier acte de *Manon* ; Mlle Chenal dans le quatrième acte nouveau de *Carmen* et dans la *Marseillaise*, etc.

MARDI 28 MARS

Comédie-Française. — A 8 h., le *Flibustier*, Boubouroche.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — Relâche.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — Relâche.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), le *Coq en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — Mercr., jeudi, sam., dim. (jeudi et dim., mat.), à 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, le *Fils surnaturel*.

Déjazet. — A 8 heures, les *Francs de Rosclie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 45, *Coralie et Cie* (dernière).

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Nuit blanche*, *Une rage d'amour*, le *Masque*, la *Lanterne* (matinées mercr. et dim.).

Gymnase. — Relâche.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — Mercr., jeudi, samedi (Mme Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu* ; *Hortense a dit* : « J'en ai f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, la *Tour de Nesle*.

Trion-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Petite Mariée*.

Variétés. — A 8 h. 30, le *Dindon*.

Vauvilliers. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30 et 8 h. 20, les *Vampires* : les yeux qui fascinent ; Kara-Bouroum. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, 3d des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — *Paillassé* (exclusivité) ; les *Mystères* : les *Deux Elaine* ; *Rigadin*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Paillassé* ; les *Mystères* (7^e épisode) ; les *Deux Elaine* ; *Rigadin*, *méfie-toi des femmes*. (T. Nord 26-44).

La Bourse de Paris

DU 27 MARS 1917

Séance des plus calmes aujourd'hui. La résistance reste néanmoins la note dominante, et, de rares exceptions près, les cours se représentent à un niveau assez voisin de ceux de la clôture précédente.

C'est ainsi que parmi nos rentes, le 3 0/0 perpétuel se représente à 63,25, le 5 0/0 à 88,25. Les fonds étrangers sont irréguliers. Tandis que l'Extérieure s'échoue à 93,35, les Russes s'améliorent assez sensiblement, le 1891 à 59, le 1906 à 86, le 1909 à 75,75. Dans le groupe des sociétés de crédit, la Banque de France se tasse à 4.750. Fermé du Lyonnais à 1.049, ex-coupon. Grands Chemins français peu ou pas traités. Aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne se négocie à 425 contre 423,50, le Saragosse à 416,50 au lieu de 411,50. Andalous un peu plus lourds à 353.

Du côté des cuprifères, le Rio n'a pas été traité ; Boléo 768 contre 771.

En banque, l'activité est nulle, sauf sur les industrielles russes, qui restent soutenues.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,45 ; Suisse, 114 ; Amsterdam, 256 ; Pétersbourg, 188 1/2 ; New-York, 596 1/2 ; Italie, 89 ; Barcelone, 573 1/2.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIERE

2

1 3

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{me} Qualité : Marque rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

DE CHAPOTEAUT.

FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS : 8 RUE VIVIENNE, PARIS.



Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

— Ne niez pas, reprit le colonel, j'ai vu le commerçant Mandel père, ce matin, et il a exactement déposé sur cette chose... Il est heureux que sa maison soit débarrassée d'une vipère, qui voulait détourner de ses devoirs un bon Allemand.

— Mais c'est indigne ! s'écria Lison. C'est Karl Mandel qui voulait m'épouser...

Le colonel Donnerstein se tourna vers les scribes qui l'entouraient avec un gros rire :

— Vous voyez, dit-il, ce n'est pas la cocotte française qui a commencé !

Et immédiatement, il traduisit cette phrase spirituelle en allemand pour la grande joie de son auditoire.

L'interrogatoire était achevé.

Les gendarmes prirent Lison pour la conduire dans une autre salle, où une femme, attachée à la police, la fouilla de la tête aux pieds devant un cercle d'officiers subalternes qui s'esclaffaient à chaque vêtement que la mégère soulevait.

Naturellement, Lison ne cachait sur elle aucun papier d'espionnage. Et, cette pénible cérémonie achevée, on l'enferma dans une autre pièce.

Il était une heure de l'après-midi. On lui donna une maigre écuelle de soupe peu appétissante que la jeune fille, n'ayant rien mangé depuis la veille, dut avaler pour se soutenir.

Enfin, un peu plus tard, toujours en automobile fermée, on la reconduisit à la gare, où, sur un quai gardé par des soldats en armes, elle se trouva soudain devant un wagon de quatrième classe où on lui fit signe de monter.

— Quel bonheur, pensait Lison, voilà sans doute qu'ils vont m'expédier en France !

Le wagon était déjà plein d'hommes, de femmes et d'enfants pêle-mêle, tous l'air morne et abattu.

Il n'y avait point place pour tout le monde sur les bancs de bois, et l'on s'entassait les uns sur les

autres. Les compartiments n'avaient qu'une demi-cloison, les portières étaient cadenassées et des soldats encore, le fusil chargé, se tenaient, menaçants, à chaque extrémité de la voiture.

Lison se fit toute petite pour s'asseoir sur le plancher, dans un coin, n'osant interroger personne, et, soudain, le train se mit à rouler.

Alors, dans le wagon, les langues se délièrent. Il y avait là des Belges, des Russes, une famille française, et même des ouvriers italiens.

Lison s'approcha de la famille française où une jeune femme allaitait un bébé pour l'empêcher de crier.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Mais personne ne put lui répondre. Personne n'en savait rien.

La conversation autour d'elle devenait générale. Tous ces pauvres gens qui étaient réunis se questionnaient entre eux en se groupant par nationalités.

Ils avaient été arrêtés tous à l'endroit où ils se trouvaient, à Francfort, à Hombourg, à Wiesbaden. On leur avait dit des choses épouvantables : que la révolution était à Paris, que le président de la République avait été assassiné, que la France était un chaos et une anarchie.

Et maintenant aucun ne savait ce qu'on allait faire d'eux-mêmes.

Le train qui les emportait roulait lentement vers le Rhin, vers Mayence. Ils attendaient, anxieux de voir si leur wagon allait traverser le fleuve, ce qui leur indiquerait une direction.

Mais après une heure de trajet le convoi s'arrêta en gare de Biebrich sur une voie de garage pour laisser passer des trains militaires, des trains de troupes, d'artillerie et de munitions.

Sur les voitures ils pouvaient lire de grandes inscriptions à la craie : *Nach Paris* (vers Paris), et

des soldats innombrables, habillés de gris de campagne, qui chantaient.

Lison, malgré elle, pensait au trotteur couleur « feldgrau » de la colonelle Donnerstein que jamais Mme Mandel ne saurait bien finir.

Le wagon des prisonniers repartit après une longue attente, et des manœuvres. Mais à présent il était attaché à un convoi qui filait vers le sud.

On restait donc en Allemagne puisque l'on ne traversait pas le Rhin !

L'après-midi s'avancait. Comme pas un des captifs n'avait emporté de provisions, tous commençaient à crier famine.

Les soldats de garde, eux, mangeaient placidement des saucisses à la purée de pois dans des boîtes de conserves.

Enfin à la nuit tombante le train s'arrêta aux abords d'une gare près d'un passage à niveau.

Au loin les lumières d'une ville commençaient à briller. Un ouvrier italien dit à haute voix son nom :

— Karlsruhe.

Il fallut descendre. Des soldats, sous le commandement d'un vieux capitaine à cheval, encadrèrent les prisonniers.

Et le train en sifflant repartit avec son dernier wagon vide.

Maintenant les prisonniers marchaient sur une route déserte entre les baïonnettes de l'escorte, en évitant la ville.

Ils avaient de la peine à se traîner, tombant d'inanition, mais à coups de crosse, les soldats savaient bien hâter leurs pas.

Parfois un cri d'effroi troublait la nuit : c'était la pointe d'une baïonnette qui menaçait une femme épuisée, et la malheureuse ne pouvait retenir sa plainte tragique.

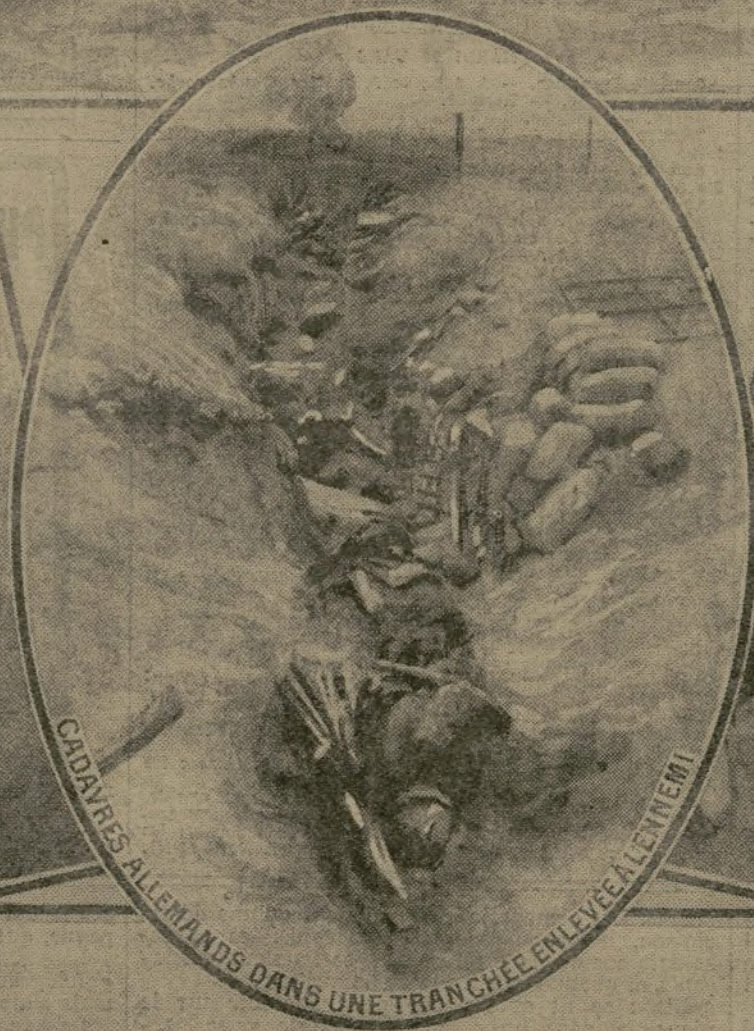
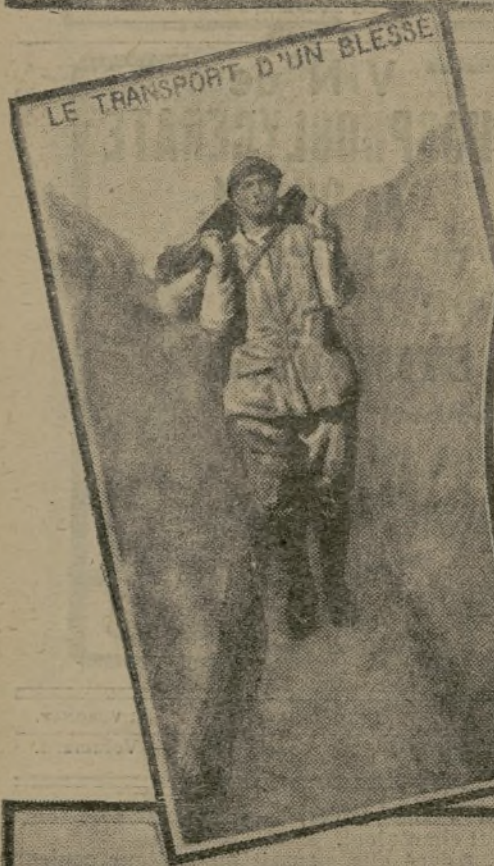
(A suivre.)

SUR LE FRONT DE CHAMPAGNE

LA CONSTRUCTION D'UN BOYAU



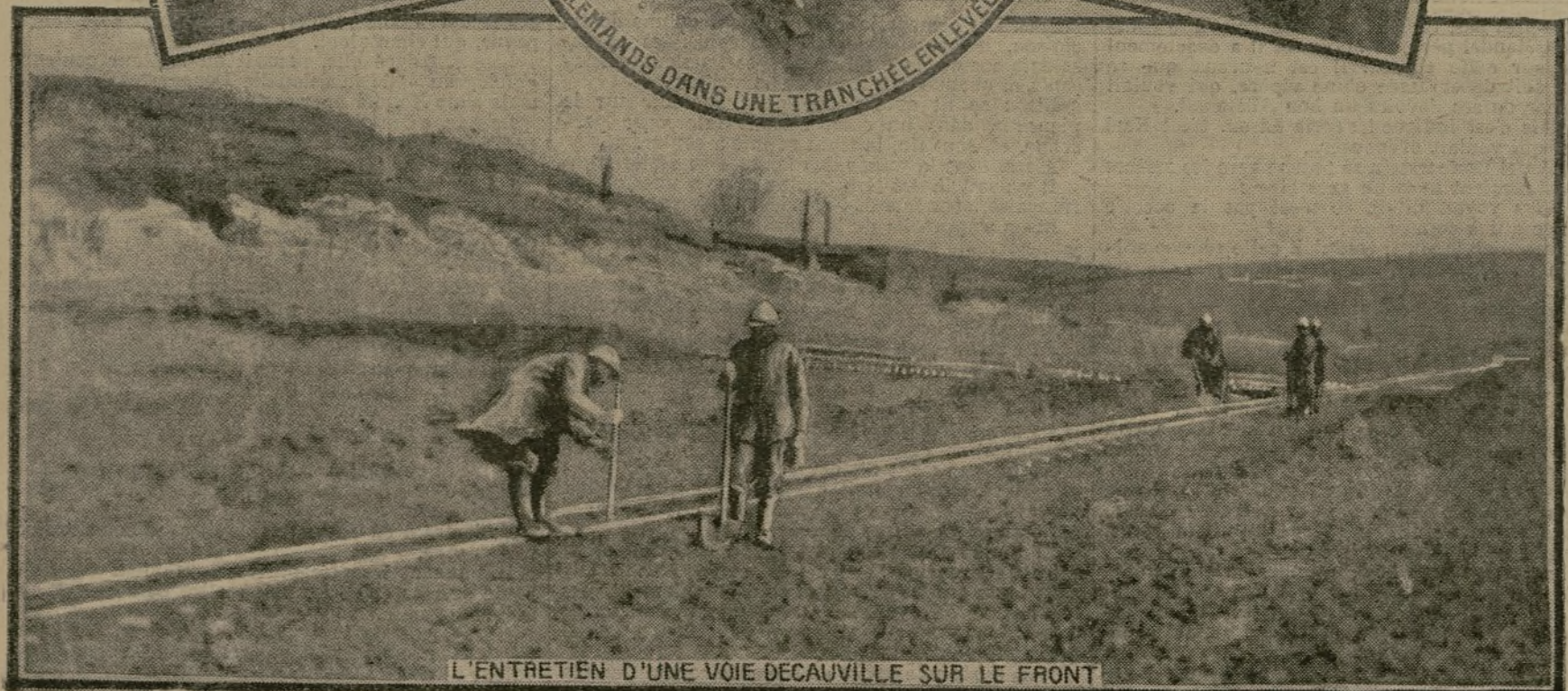
LE TRANSPORT D'UN BLESSE



REPARATION D'UNE TRANCHEE



L'ENTRETIEN D'UNE VOIE DECAUVILLE SUR LE FRONT



L'intérêt formidable que présentent les luttes du front meusien ne saurait, malgré tout ce que ce glorieux secteur concentre de nos admirations et de nos ferveurs, nous faire oublier qu'en Champagne nos courageux défenseurs restent sur le qui-vive, jour et nuit, dans l'attente du grand jour où ils repousseront l'ennemi.

Ayuntamiento de Madrid